

C'était le jour le plus important de la vie de Manon. Elle allait faire l'amour pour la première fois. Manon avait treize ans, mais sortait avec un « grand » de quinze ans. Manon était une très jolie jeune fille. Brune avec les cheveux mi- longs, elle avait des yeux bleus en amende. Ses parents étaient d'origine italienne et pour leur plus grand malheur leur fille avait les caractéristiques des filles du sud, c'est-à-dire qu'elle était déjà formée malgré son jeune âge. D'ailleurs elle était fière de sa poitrine plus que naissante et de ses fesses arrondies. Elle avait fait la connaissance de Bruno au cours d'une boum donnée pour l'anniversaire de Marie sa meilleure amie. Elle craqua immédiatement pour ce garçon blond aux yeux verts qui la dépassait d'une bonne tête. Quand arriva le moment des slows, elle pria pour qu'il l'invite, ce qu'il

fit sur « tu me fais planer » de Michel Delpech. À la fin de la dance, il l'avait embrassée et leurs langues se mélangeaient avec passion. Certes elle avait déjà embrassé des garçons, mais c'était des « petits » et juste des baisers furtifs. Pour essayer si on peut dire, mais pas là. Là elle sentit quelque chose en elle, quelque chose qu'elle n'avait jamais senti auparavant. Son ventre fut troublé et plus tard elle s'aperçut que son sexe s'était humidifié. Alors elle sut. Elle sut que c'était lui, l'homme de sa vie.

Cela faisait maintenant plus d'un mois qu'ils étaient ensemble. À chacune de leur rencontre, elle ressentait ce même émoi. Et puis, ses caresses se firent plus pressantes, ses mains s'attardèrent sur ses seins, notamment sur ses mamelons puis au fil des rencontres il s'enhardit et caressa son sexe,

d'abord extérieurement jusqu'à franchir les dernières portes. La veille il lui ouvrit les lèvres et titilla son clitoris. Cela fut pour Mannon une explosion tant dans son corps que dans sa tête. En quelques secondes, elle eut un orgasme si violent que Bruno ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir. Mais en parfait gentlemen il ne fit aucune allusion.

Néanmoins, au bout de quelques minutes il commença à lui dire que les hommes aussi avaient des besoins. Que si pour une fille les baisers et les caresses étaient suffisants, un garçon avait besoin de plus. Un homme, un homme comme lui, devait faire l'amour sinon il perdrait sa virilité. La tension qu'elle avait certainement remarquée dans son pantalon était très douloureuse et cette douleur ne pouvait passer qu'avec une relation sexuelle. Sans cela, la douleur se

transformerait rapidement en handicap et il risquait de ne plus jamais pouvoir avoir d'enfants.

Manon était affolée. Suggèrerait-il qu'il souhaitait coucher avec elle ? Elle était vierge bien sûr et ses parents, très catholiques, lui avaient toujours dit qu'une fille honnête devait se préserver jusqu'à son mariage. Mais elle l'aimait et lui aussi l'aimait. Comment pouvait-elle rester égoïste et infliger des souffrances, ou même pire à ce garçon qui venait de lui donner son premier orgasme. Aussi se laissa-t-elle convaincre et accepta-t-elle de le rejoindre le lendemain dans une cave de la tour un.

Manon et Bruno habitaient une cité HLM des quartiers nord de Marseille. Cette cité se composait de blocs d'immeubles de

quatre étages dénommés de A à D et de trois tours numérotées de un à trois. De nombreuses familles vivaient dans cette cité au trente-huit route nationale de la Viste, familles d'origines diverses, Françaises, Italiennes, Portugaises et Magrébines. Cette mixité offrait aux enfants un cadeau merveilleux, le respect des différences et même si personne n'était riche au trente-huit, la vie y était paisible.

Mais une cave restait une cave. Manon était consciente que Bruno ne pouvait pas la faire venir chez lui pour faire l'amour et encore moins chez elle. Mais déjà nerveuse du fait de ce qu'elle allait faire, elle n'aimait pas cet endroit. Bruno arriva avec son sourire et sa chevelure d'ange qui resplendissait dans l'éclairage jaunâtre du couloir menant aux

caves du sous-sol de la tour un. Les appréhensions de Manon disparurent aussitôt et elle se laissa entraîner dans une cave au fond du couloir. Bruno avait pris soin d'y installer un matelas et des tapis au sol, car les caves n'étaient pas bétonnées.

Bruno fut très délicat avec Manon. Il commença à lui parler et à la rassurer, puis vinrent les baisers, les attouchements et il la déshabilla et l'allongea. Ses caresses devinrent plus précises et il l'invita à le caresser. Elle n'avait jamais touché un sexe. C'était doux, ferme, mais très doux. Cela la rassura. Quand il sentit qu'elle était prête, qu'elle ne serrait plus les cuisses, il enfila un préservatif et la pénétra lentement. Si elle eut mal au début, rapidement elle sentit son plaisir monter et ils jouirent ensemble. Elle était au comble

du bonheur. Il lui demanda si elle l'aimait. Bien sûr qu'elle l'aimait, sinon elle ne se serait pas offerte.

Un collègue de Bruno arriva. Manon sursauta et se couvrit la poitrine avec ses habits. Elle ne comprit pas ce qu'il faisait là. Elle cria que Bruno lui dise de partir, mais Bruno lui parla avec gentillesse. Si elle l'aimait, elle devait offrir à son meilleur ami ce qu'elle venait de lui donner. C'était comme ça que faisaient les autres filles de la cité. Manon refusa et essaya de s'enfuir, mais Bruno la reteint par les poignets. Elle se débattit, mais il la bloqua contre lui, face à lui. Son ami se glissa derrière elle, baissa son pantalon et la pénétra, il éjacula en quelques secondes.

Manon pleurait, mais pensait que c'était fini. Elle exhorta Bruno de la laisser partir quand onze autres garçons arrivèrent. À ce

moment-là, le cerveau de Manon se désolidarisa de son corps. Elle fut violée à plusieurs reprises par les treize garçons pendant près d'une heure.

Salif Keita, habitant au dixième étage de la tour un avait besoin de ses truelles, car demain il partait à cinq heures du matin pour un chantier. Son appartement était trop petit pour garder ses outils chez lui. Il sortit de l'ascenseur au rez-de-chaussée et prit les escaliers pour descendre au niveau des caves. Il entendit des gamins chahuter. Il n'aimait pas ça. Il y avait déjà eu des vols et il ne pouvait se permettre de perdre ses outils. Sa cave à lui était au fond du couloir à droite et les gamins étaient au fond à gauche. Discrètement il alla d'abord dans sa cave, prit un pied de biche et alla en direction du raffut pour voir ce que

faisaient là ces jeunes. Ils avaient l'air nombreux et se dit que s'ils lui sautaient dessus, il aurait du mal à se défendre, aussi décida-t-il de crier pour les faire fuir avant d'emprunter le couloir menant vers eux. Cela marcha, car ils s'enfuirent en courant. À ce moment la lumière s'éteignit. Le temps que Salif retrouve le bouton, il ne reconnut que Bruno Mazella. Il attendit quelques secondes et alla voir ce que faisaient ces gamins. Quand il vit Manon nue et inerte, il se précipita vers elle pour voir si elle était encore en vie. Il comprit immédiatement ce qu'il venait de se produire. Il ne connaissait pas cette fille qui ne répondait pas à ses questions. Il l'aida donc à se rhabiller et la conduisit chez la gardienne.

Madame Rodriguez reconnut la petite Manon Salviani.

- Que se passe-t-il, monsieur Keita ?

- J'ai trouvé cette jeune fille nue dans les caves. Quand je suis arrivé, plusieurs gamins se sont enfuis.

- Nue ?

- Oui, nue et dans cet état. Elle ne parle pas et ne semble pas comprendre ce qu'il se passe.

Madame Rodriguez auscultait rapidement Manon et s'aperçut immédiatement que du sperme coulait le long de sa cuisse droite. Elle comprit ce qu'il venait de se passer. Elle avait déjà surpris des enfants faisant l'amour dans les caves. À chaque fois elle les faisait courir, mais ne les avait jamais dénoncés.

- Elle a été violée. J'appelle les parents.

- Il faudra également appeler la police.

- Je préférerais que ce soient les parents qui s'en chargent.

- Et moi je ne veux pas qu'ils croient que c'est moi qui ai violé leur fille.

- Je vous comprends. Appelez la police, ils préviendront les parents eux-mêmes.

Au commissariat de Saint Louis, le commissaire César Montagni venait d'appréhender un cambrioleur qui sévissait depuis plusieurs mois dans le quartier. Il sonnait à la porte des vieilles dames seules, se faisant passer pour un employé du gaz et les attachait et bâillonnait avant de les soulager de leurs pensions. Il travaillait systématiquement après chaque passage du facteur. Montagni avait placé des agents en civil chez celles qui n'avaient pas encore été volées et l'un d'eux avait surpris le voleur en plein flagrant délit.

César s'apprêtait à rédiger son rapport quand son téléphone sonna.

- Oui

- Monsieur le commissaire, on nous signale un viol au trente-huit la Viste.

- Ça s'est passé quand ?

- Y a pas une heure, c'est tout frais.

- Ok, dit à Baptisti de prendre la R16 je m'y rends immédiatement. Préviens l'identité qu'ils nous rejoignent. Où exactement est la personne violée ?

- Actuellement, elle est chez la gardienne de la Tour un, elle a treize ans.

- Treize ans, les parents ont été prévenus ?

- Non, la personne qui nous a appelés est celle qui l'a trouvée et préfère que vous soyez là avant que les parents n'arrivent.

- Je vois.

Le commissaire César Montagni avait soixante ans, dont trente, au sein de la police. Fils d'émigré italien, il était arrivé en France en même temps qu'un certain Yvo Livi, plus connu sous le nom d'Yves Montant. Naturalisé Français, il avait fait son service militaire au sein du 94<sup>o</sup> RAM à Nice. À la débâcle il retourna chez lui, puis quand les forces nazies envahirent la zone libre, il refusa le Service du Travail Obligatoire et entra à la fois en clandestinité et dans la résistance. Membre du parti communiste avant 1953 il rendit sa carte au moment de la divulgation des crimes commis par Joseph Staline. Il intégra alors la SFIO puis le parti socialiste où il fit la connaissance de celui qui deviendra maire, Gaston Deferre.

Après la guerre il rejoignit l'école de police de Nîmes dans l'idée de traquer les anciens collabos qui s'étaient reconvertis dans le crime, sans parler des mafieux marseillais qui avaient travaillé pour l'occupant, l'argent ne faisant pas de politique. Inspecteur au sein de la police judiciaire de Marseille, il avait rapidement gravi les échelons jusqu'à devenir commissaire divisionnaire et enfin depuis 1969 prendre la direction du commissariat de Saint Louis dans le quinzième arrondissement. Marié et père de deux enfants, dont une fille, il se sentait particulièrement concerné en arrivant sur le plateau de la Viste situé seulement à deux kilomètres du commissariat.

- Votre fille habite ici, monsieur le commissaire, dit Baptisti.

- Oui et j'ai trois petits fils.

- Quel drôle de nom, la Viste. Celui qui a donné ce nom a dû oublier un I. Cela devrait s'appeler la visite, non ?

- Toi, un corse tu ne connais pas l'origine de ce nom ?

- Quel rapport avec le fait que je sois corse ?

- La Viste vient de la vista en italien, et c'est Napoléon qui en passant par là et voyant la vue exceptionnelle du haut de ce plateau dit : « qué bella vista ». D'ailleurs il y a une auberge qui s'appelle comme ça au sommet.

- On m'avait dit que vous saviez tout, mais là vous me clouez.

- Je suis amoureux de cette ville. Je connais son histoire depuis l'accostage de Pythéas, le premier Phocéén jusqu'à aujourd'hui. Nous arrivons, concentrons-nous sur notre affaire.

Montagni entra dans le hall de la tour un et entra aussitôt dans la loge de la gardienne. Il vit immédiatement une jeune fille prostrée recouverte d'une couverture et un homme d'une cinquantaine d'années de couleur noire.

- Je suis le commissaire Montagni qui peut m'expliquer ce qui se passe. Qui est cette jeune fille ?

- Je suis descendu à la cave pour chercher des outils, je suis maçon, dit Salif. J'ai entendu du bruit. J'ai d'abord cru que c'était des voleurs et quand j'ai voulu intervenir, une dizaine de gamins sont sortis. Je n'ai pu reconnaître que Bruno Mazella, car la lumière s'est éteinte un instant. Quand je suis allé voir ce qu'ils faisaient, j'ai trouvé cette jeune fille nue et visiblement choquée.

- Quel est votre nom s'il vous plait ?

- Keita.

- Monsieur Keita vous allez venir avec moi dans les caves et vous allez me montrer où cela s'est passé. Personne ne touche ou ne parle à la jeune fille tant que les parents ne sont pas là. Baptisti tu appelles les parents, tu restes là et tu attends l'identité. Dès qu'ils arrivent, tu me les envoies. Personne ne doit parler avec la gamine, même les parents compris ?

- Oui monsieur le commissaire.

Salif sortit de la loge de la gardienne et tout en vérifiant que le commissaire le suivait, se dirigea vers la porte menant aux caves. Il alluma la lumière, descendit les marches et s'arrêta au bas de l'escalier.

- Vous voyez, monsieur le commissaire ma cave se situe à droite tandis que celle où j'ai retrouvé la gamine est à gauche. Voulez-vous que je vous montre l'endroit ?

- Non faites exactement ce que vous avez fait, exactement vous comprenez ?

- J'ai entendu du bruit venant de la gauche, comme un raffut. Comme il y avait déjà eu des cambriolages, j'étais persuadé que c'était des gamins qui volaient dans les caves.

- Donc vous vous êtes précipité pour les faire fuir.

- Non, je ne suis pas fou. Ils avaient l'air d'être nombreux. Je suis d'abord allé dans ma cave pour prendre un pied de biche.

- Faites.

- Voilà, ensuite je suis retourné en direction des escaliers.

- Pourquoi tant de retenues ?

- Le couloir est étroit. Je me suis dit que si une dizaine de gamins me tombaient dessus, même si j'en mettais KO un ou deux, les autres me feraient la peau. Alors j'ai eu l'idée de leur laisser une échappatoire. Je suis resté là, vous voyez à un mètre de la porte pour leur laisser l'opportunité de fuir. Je crois qu'on dit, courageux, mais pas téméraire. J'ai crié que j'étais armé et que j'allais leur tomber dessus. Ils ont couru comme des dératés.

- Et vous n'avez pas reconnu ces gamins ?

- Il y a deux interrupteurs par couloir, un au deux tiers et un au fond. Un des gamins a dû éteindre. Je les ai sentis passer, mais le temps que je retrouve l'interrupteur, là vous voyez, je n'ai vu que Bruno Mazella qui fermait la marche.

- Vous êtes sûr que c'était ce gamin ?  
Vous le connaissez ?

- Oui, comme je vous l'ai dit, je suis maçon. Monsieur Mazella fait construire une maison à Bouc-Bel-Air et m'a invité chez lui pour que je lui donne des conseils. Nous habitons au même étage.

- Le dixième ?

- Oui, au dixième.

- Ensuite ?

- Ensuite, je suis allé voir dans la cave où ils étaient et j'ai vu la gamine.

- Nue ?

- Oui, nue. Elle n'a pas dit un mot. Je lui ai demandé comment elle s'appelait et ce qu'elle faisait là, elle ne m'a pas répondu. Je l'ai donc aidé à se rhabiller et l'ai conduite chez la concierge pour vous appeler. Voilà, vous savez tout.

- Vous avez touché à quelque chose ?

- Non, mais peut-être ai-je posé mes mains contre les murs pour soulever la gamine.

- Ok, on remonte.

Les parents de Manon arrivèrent chez la concierge. Ils voulurent s'approcher de leur fille, mais Baptisti les en empêcha.

- Mais enfin, que se passe-t-il ? Manon, répond qu'est-ce que tu as fait ? demanda la mère.

- Madame, voulez-vous vous assoir ?

- Pourquoi, ma fille a fait une bêtise ?  
Mais qu'est-ce qu'il se passe enfin ?

- Votre fille a été violée.

- Quoi, mais c'est impossible, qui a fait ça ? Manon, c'est vrai ce que dit le policier ?

- Elle ne parle pas, elle est en état de choc.

- Le commissaire rentra à nouveau dans la loge et Baptisti le présenta.

- Monsieur et madame Salviani je suis désolé, mais votre fille va devoir aller à l'hôpital Nord pour des examens et vous, vous devez porter plainte.

- Mais porter plainte pour quoi ? Contre qui ? ; hurla le père qui sortit enfin du silence.

- Pour le moment, allez avec votre fille à l'hôpital. Si les médecins confirment le viol, vous porterez plainte pour viol, quant à savoir contre qui, l'enquête le dira. Sachez que nous avons un témoin.

L'identité judiciaire arriva avec plusieurs véhicules et le commissaire leur demanda de

les attendre dans l'entrée. Une foule de curieux commençait à s'amonceler devant la tour.

Montagni se tourna vers Baptisti et lui murmura:

- Tu emmènes Keita au commissariat et tu le cuisines. Doucement, je ne pense pas que ce soit lui le violeur, si viol il y a. Mais je veux confronter son témoignage au stress de l'interrogatoire pour être sûr qu'il ne dénonce pas quelqu'un pour une raison quelconque.

Les marins pompiers de Marseille arrivèrent et Manon fut brancardée et recouverte d'un drap pour ne pas effacer d'éventuelles traces. Ses parents sautèrent dans leur voiture et le convoi se dirigea vers le quartier de Saint Antoine. Vu l'état mental de Manon, le

docteur dit au chauffeur de ne pas mettre la sirène.

Le légiste arrivé avec l'identité suivit lui aussi le cortège.

César conduisit le personnel de l'identité sur le lieu du crime.

- Vous me relevez toutes les empreintes et les fluides, sans oublier celles sur les interrupteurs. Traces de chaussures, photo et tout le toutim, vous connaissez votre affaire.

- Où est la victime, monsieur le commissaire ?

- C'est la gamine que vous avez vu partir avec les pompiers. Il s'agit d'un viol, pas d'un meurtre.

- Un viol ? Mais c'était un bébé.

- Et oui Berton, c'était un bébé. Elle a été précipitée dans le monde des adultes, mais pas de la meilleure façon.

Salif Keita arriva au commissariat et Baptisti le fit assoir devant son bureau. Il incéra deux feuilles avec un carbone sur la vieille machine à écrire Remington. Cette machine lui appartenait, il l'avait récupéré à l'armée américaine qui avait stationné dans ce même bâtiment à la libération.

- On va prendre votre déposition, monsieur Keita. Nom, prénom.

- Salif Keita, né le 25 décembre 1925 à Marseille.

- Marseille, mais vous êtes algérien non ?

- Je suis d'origine algérienne comme vous êtes d'origine corse. L'Algérie était

Française en 1925, je suis né français et je suis fier d'être français. Mon père était au premier régiment d'infanterie coloniale en 1945 sous les ordres du Général Leclerc.

- Bon, mettons, profession ?

- Je suis maçon dans l'entreprise de Monsieur Chauvet. Actuellement nous construisons un hôpital non loin du Prado.

- Vous êtes marié ?

- Marié et j'ai deux enfants qui sont dans la même classe que les petits enfants du commissaire. Ils sont amis d'ailleurs.

- Vous n'avez pas la conscience tranquille, monsieur Keita ?

- Pourquoi, n'aurais pas la conscience tranquille ?

- Je ne sais pas, vous essayez de vous faire passer pour un mec bien en me parlant des petits enfants du commissaire.

- Je suis un homme bien. Je travaille et n'ai jamais eu la moindre contravention. Je paye mon loyer et n'ai aucune dette.

- Vous avez des maitresses ?

- Quoi ?

- Avez-vous déjà trompé votre femme ?

- Non, je suis croyant et chez les musulmans comme chez les chrétiens, le respect inclue la fidélité dans le mariage.

- Ne te fout pas de ma gueule le maurico, les musulmans ont plusieurs femmes.

- Je ne vous permets pas de m'appeler comme ça. Si certains musulmans pratiquent la polygamie, ma famille a adopté les coutumes françaises depuis longtemps.

- Je ne savais pas qu'il y avait des Arabes noirs.

- C'est fou comme les Français connaissent mal l'Algérie. Quand le roi Charles X

décida d'étendre son empire en Afrique occidentale, l'Algérie n'existait pas. C'était une région composée de plusieurs émirats ou califats où cohabitaient des ethnies différentes : Arabes, Berbère, Bédouins, Kabyles. En fait c'est vous les Français qui avaient créé l'Algérie. Je suis d'une ethnie de nomades qui vivaient dans le sud de Sahara. À cette époque, les frontières n'existaient pas. Disons que je suis un Bédouin français.

- Votre femme est noire ?

- Oui, ma femme est de la même tribu que moi. Vous allez faire des commentaires sur les mariages arrangés ?

- T'aimerais bien de taper une blanche ? Et une petite gamine comme cette Manon avec ses petits seins et son cul blanc ça t'excite ?

- Vous êtes fou ? J'ai sauvé cette fille.

- C'est ce que tu veux me faire croire, moi je dis que tu l'as emmené dans les caves sous un prétexte quelconque, t'as essayé de la tripoter, elle a crié et t'as paniqué. Tu l'as frappé puis pendant qu'elle était inconsciente, tu l'as violée.

- Non, je ne l'ai pas touché. Je veux parler au commissaire, lui me croit.

- Il ne te croit pas. C'est lui qui m'a demandé de te faire avouer.

- Alors vous êtes tous fous.

- C'est Bruno Mazella qui a fait le coup.  
Interrogez-le ?

- Pourquoi tu dénonces ce gamin ? T'as voulu baiser sa mère et elle n'a pas voulu, alors pour te venger tu accuses son fils.

- Vous avez une sacrée imagination les policiers.

César Montagni était revenu au commissariat en même temps que l'identité. Il demanda que l'on prenne les empreintes de Salif Keita pour les comparer avec celles relevées dans la cave et sur les interrupteurs. Son téléphone sonna.

- Oui, Berton je t'écoute.

- Commissaire, l'hôpital m'a appelé. D'abord la gamine a bien été violée et vu la quantité de sperme présente ils étaient plusieurs. Nous aurons les groupes sanguins demain, mais ils peuvent affirmer que vu la vigueur des spermatozoïdes après deux heures, les violeurs étaient des ados ou des jeunes adultes.

- Je te remercie. Baptisti, cria-t-il dans le couloir.

Baptisti arriva.

- Relâche Keita, on est sûr que ce n'est pas lui. Prends deux hommes avec toi et va m'arrêter Bruno Mazella. Rapidement, nous avons déjà perdu trop de temps. Tiens j'ai signé le mandat d'amener.

Salif Keita sortit du bureau des inspecteurs.

- Votre inspecteur a un problème, dit-il au commissaire.

- Oui, son fils a été tué en Algérie.

- Je comprends, mais tous les Algériens ne sont pas responsables.

- Je pense qu'il faudra des dizaines d'années avant que les plaies de ce conflit ne se referment.

- L'Allemagne fait partie de l'Europe aujourd'hui, alors ...

- Au revoir, monsieur Keita, nous aurons sûrement encore besoin de votre témoignage.

Baptisti retourna à la Viste sirènes hurlantes, se gara avec un grand coup de frein devant la tour un et grimpa quatre par quatre les marches d'accès au hall de l'immeuble.

- Madame Rodriguez, à quel étage habitent les Mazella.

- Dixième, appartement 1036, au fond à gauche en sortant de l'ascenseur. Prenez le gros ascenseur, le petit ne s'arrête pas à cet étage.

- Berton, tu restes là avec la gardienne, si Mazella sort tu me le coinces.

Avec un autre inspecteur, ils prirent le gros ascenseur et montèrent au dixième.

- Tu gardes l'ascenseur, je ne veux pas que des voisins nous voient embarquer le gosse.

Berton sonna au 1036 après avoir vérifié le nom sur la porte. Quelqu'un arriva discrètement derrière la porte et regarda par le Juda. Berton sourit. Les gens ne s'imaginent pas qu'on les voit faire cela.

- C'est pourquoi ? demanda une voix féminine.

- Police madame, je voudrais vous parler.  
Madame Mazella entrouvrit la porte en ayant pris soin de laisser la chaîne.

- Je peux voir votre carte ?

Berton s'exécuta.

- Vous voulez bien m'ouvrir ?

La mère de Bruno referma la porte, ôta la chaîne et ouvrit.

- Que se passe-t-il ?
- Votre fils est là ?
- Lequel, j'ai deux fils et une fille.
- Il faudrait que je parle à Bruno.
- Il vient juste de rentrer. Je l'ai trouvé bizarre. Il a fait quelque chose ?
- Pouvez-vous aller le chercher s'il vous plait ?

Elle alla à la porte de sa chambre, essaya de l'ouvrir, mais elle était fermée de l'intérieur.

- Bruno, ouvre, un policier est là, il veut te voir.

Bruno ouvrit la porte et sortit sans regarder sa mère.

- Que se passe-t-il Bruno ? Tu as fait quelque chose.

- Je suis l'inspecteur Baptisti. Tu sais pourquoi je suis là Bruno ?

Bruno ne répondit pas gardant les yeux au sol.

- Manon Salviani est à l'hôpital avec ses parents. Nous savons ce qui s'est passé Bruno. J'ai un mandat d'amener, madame, Bruno doit venir avec moi au commissariat.

- Non, pourquoi, il a fait quelque chose de grave ?

- Oui, madame, mais ce n'est pas à moi de vous donner les détails et peut-être que Bruno est innocent, ce sera à lui de nous le dire.

- Bruno, parle-moi, je suis ta mère, qu'est-ce que tu as fait ?

- J'ai déconné maman, j'ai déconné.

- Appelez votre mari madame et venez au commissariat de Saint Louis. Le commissaire

vous en dira plus. Bruno, si tu me promets de rester sage, je ne te mets pas les menottes.

- Je vous le promets.

Bruno arriva au commissariat et fut placé dans une salle d'interrogatoire puis trois inspecteurs Baptisti et Bergon et Olivier arrivèrent.

- Vous vous joignez à nous commissaire ? demanda Baptisti.

- Non, un de mes petits fils était à l'école communale avec Bruno, il pourrait très bien faire partie des violeurs. Je ne dois pas être présent quand il donnera les noms. Je te laisse faire.

Baptisti commença à interroger Bruno.

- Cet après-midi Manon Salviani, treize ans a été violée dans une cave au sous-sol de la tour un. Un témoin t'a reconnu au moment où toi et tes copains vous vous êtes enfuis. Qu'est-ce que tu as à dire ? Commença Baptisti.

- J'avoue, j'ai eu une relation sexuelle avec Manon, mais elle était consentante. Des amis à moi sont arrivés et je leur ai demandé de partir. Comme ils voulaient mater, on s'est engueulé et puis monsieur Keita est arrivé et ils ont pris peur et se sont enfuis. Je suis le seul à avoir couché avec Manon, mes amis n'ont rien fait.

- Manon est actuellement à l'hôpital dans un état de catatonie, tu sais ce que cela veut dire ?

- Non.

- Ça veut dire qu'elle ne parle plus et ne reconnaît plus ses parents, petit con ; hurla Berton. Alors soit tu es le plus grand amant de Marseille soit tu es un menteur et un salopard. Manon a subi des blessures sur ses parties génitales. Elle a été forcée alors ne me dit plus qu'elle était consentante.

- Au début elle l'était, mais après elle n'a plus voulu. Je savais que mes amis écoutaient alors je ne pouvais pas la laisser me refuser. Je l'ai un peu forcé, mais elle était là de son plein gré.

L'inspecteur Olivier lui mit une gifle.

- Enfoiré, ma fille a treize ans. Manon ne vivra plus comme une jeune fille, elle a été massacrée, tu comprends ce que ça veut dire. Tu vas finir ta vie en taule. Alors, dis-nous qui

était avec toi et cela allègera peut-être ta peine.

- J'avoue, c'est moi. On a fait l'amour une première fois avec un préservatif et quand j'ai voulu recommencer sans protection elle a hurlé qu'elle avait eu ses règles et qu'elle ne voulait pas tomber enceinte. Alors je l'ai prise de force, mais j'étais tout seul. Je le jure.

- Et combien de fois l'as-tu honoré ?

- Honoré ?

- Combien de fois tu l'as baisé, petit con ?

- Deux fois, c'est tout.

- Manon avait sur elle le sperme d'une dizaine de garçons. Donne-nous leurs noms.

- J'étais seul.

Au bout d'une heure, les inspecteurs sortirent et s'entretinrent avec le commissaire.

- Il maintient qu'il était seul, il ne veut rien nous dire.

- Fais entrer les parents dans mon bureau.

- Que se passe-t-il, monsieur le commissaire ? demanda Pablo Mazella, le père de Bruno.

- Votre fils a fait quelque chose de très grave.

- Mais quoi à la fin ?

- Cet après-midi Manon Salviani et Bruno ont eu des relations sexuelles dans une cave de votre tour.

- Notre fils, vous êtes sûr ?

- Oui, il a avoué. Mais cela ne s'est pas passé normalement. Des copains de Bruno les ont rejoints et ont violé la petite Manon. Elle n'a que treize ans, vous comprenez ?

- Mais Bruno n'est pas responsable, elle était consentante avec lui.

- Écoutez bien ce que je vais vous dire. On a trouvé des traces de sperme d'une dizaine de garçons sur Manon, dans son sexe, dans son anus et dans sa bouche. Le médecin pense même qu'elle a été pénétrée par plusieurs garçons en même temps.

Madame Mazella se signa.

- Bruno refuse de nous donner le nom des autres garçons. Il a décidé de tout prendre sur lui. Comprenez-moi bien, le juge peut décider que Bruno est l'instigateur de ce viol et de l'envoyer en prison à vie. J'ai besoin de vous. Il faut que vous lui fassiez dire qui sont ses amis, c'est la seule façon pour lui d'alléger la peine qu'il encourt.

Madame Mazella pleurait, mais son mari était de marbre.

- Je vais le faire parler, c'est mon fils il m'écouterà.

- L'inspecteur Baptisti sera avec vous pour prendre sa déposition.

Les parents entrèrent dans la salle d'interrogatoire. Bruno pleurait.

- Ne pleure pas mon fils, soit un homme. Quoi que tu aies fait, tu dois assumer en homme. Dis-nous qui était avec toi cet après-midi.

- Je suis le seul coupable, mes amis n'y sont pour rien.

- Je vais te raconter une histoire. Mes parents on fuit l'Espagne à cause de la guerre civile. Mon père avait un ami qui était franquiste. Un jour il a tué un paysan qui était

républicain. Mon père l'a vu faire et ne l'a pas dénoncé, car c'était son ami. Plusieurs jours plus tard, il a recommencé et a tué sa sœur, ma tante. Rappelle-toi que tu as une sœur. Imagine-toi qu'un de tes amis remette ça et viole ta sœur. C'est ce que tu veux ? Si tes amis sont des sadiques, ils doivent payer.

Bruno hochait la tête et demanda une feuille de papier pour noter le nom de ses complices.

Pendant ce temps, Alain Lemeunier était au lycée, en classe de français. Au lycée Nord, on avait classe le mercredi matin. Les cours étaient intenses et en fonction de sa spécialité, on pouvait rester en classe jusqu'à dix-huit heures ainsi le mercredi matin. À la fin

du cours, la professeur de Français, leur donna un devoir.

- Vous prenez le livre que vous voulez, un livre que vous avez lu, bien entendu. Vous choisissez la phrase que vous voulez dans ce livre et cette phrase sera votre sujet de dissertation. Mais attention, vous prenez le livre que vous voulez sauf « l'écume des jours » de Boris Vian.

Si tous les élèves restèrent surpris, Alain fut dégouté. Quand la professeur avait commencé à parler, il s'était dit immédiatement qu'il choisirait « l'écume des jours » de Boris Vian. Il avait même instantanément choisi la phrase dans le livre.

Dans le roman et après leur mariage, Chloé et Colin partirent en voyage de noces. Fortuné, Colin avait une limousine avec chauffeur et n'avait jamais travaillé de sa vie. Pour se rendre à leur destination, ils traversèrent une zone où se situaient des usines, beaucoup de fumées d'usines et surtout, des ouvriers sales et taciturnes. C'est alors que Colin s'est exclamé : « je ne comprends pas pourquoi les gens se tuent à la tâche, alors qu'ils devraient fabriquer des machines qui pourraient faire le travail à leur place ».

Cette phrase était intemporelle et depuis l'essor de l'industrie, les mouvements ouvriers s'étaient emparés du sujet. Il prit sa décision dès la sortie du cours. Il choisirait ce livre et cette phrase. Il avait toujours eu de bonnes notes en dissertation alors la prof ne

lui en tiendrait pas rigueur. Et puis Alain aimait bien aller à contrecourant.

Baptisti ressortit avec la liste dans les mains.

- Je t'en prie, dis-moi qu'il n'y a pas le nom de mes petits enfants sur cette liste ; dit Montagni.

- Comment s'appellent-ils ?

- Lemeunier. Patrick, Marc et Alain.

- Non, il n'y a pas ces noms. Que faisons-nous maintenant ?

- Tu prends tout le monde et tu me ramènes ces salopards ici. Tous, tu as compris ?

- Oui.

En plus des noms, Bruno avait noté le numéro du bâtiment où chacun habitait. Pas moins de trente policiers et tenue et en civil débarquèrent au trente-huit la Viste. Si les blocs ne disposaient pas de concierges comme les tours, les noms sur les boîtes aux lettres permirent aux agents de ne rater aucun des complices. Par couardise, plus que par bêtise chacun était resté cloîtré chez lui facilitant le travail des policiers. Si quelques mères essayèrent d'empêcher leurs enfants de se faire embarquer, la sidération des autres facilita la mission périlleuse des forces de l'ordre.

Une heure après, les douze adolescents étaient au commissariat et il fallut une bonne dose d'organisation pour que les

interrogatoires se déroulent sans que ceux-ci ne se concertent.

Tous les enfants, conscients de ce qu'ils avaient fait avouèrent.

Les mères contactèrent leurs maris et tout ce beau monde se retrouva aussi à l'accueil du commissariat exigeant de rencontrer le commissaire Montagni pour qu'on leur explique ce que l'on reprochait à leurs progénitures.

César avait prévu le coup et avait réquisitionné le cinéma du quartier Saint Louis, situé à seulement vingt mètres.

On fit entrer et assoir tout le monde, sauf bien entendu ceux qui refusaient de s'asseoir pour bien montrer leur mécontentement.

« Mais que pouvez-t-on donc reprocher à leur garçon, si c'était pas un monde. La police n'avait-elle rien d'autre à faire que d'embêter les ouvriers. »

César arriva sur l'estrade du cinéma. Le brouhaha s'éleva de plus belle. Il attendit que le silence de fasse. Cela prit deux minutes. Ce furent les mères qui prirent l'initiative. Plus inquiètes qu'énervées, elles voulaient avant tout savoir. Elles firent taire leurs maris et chacun s'assit.

- Mesdames et messieurs, sachez bien que je suis le premier désolé de ce qui se passe. Je suis désolé, car une fille est à l'heure actuelle à l'hôpital Nord dans un état grave.

César laissa le temps pour que chacun comprenne ce qu'il venait de dire.

- Cet après-midi, Manon Salviani, vous connaissez la petite Manon, a été violée par treize garçons dans une cave de la tour un. Elle a été entraînée là par Bruno Mazella. C'était d'abord une simple histoire d'amour entre deux enfants innocents, mais douze amis de Bruno sont arrivés et ont réclamé leur part.

- C'est pas possible, mon fils n'a pas pu faire ça ! hurla un des pères.

- Le mien non plus reprirent-ils tous en cœur.

- Ne vous fatiguez pas ; dit Montagni doucement ; ils ont avoué. Je pense qu'ils en avaient besoin, ils sont conscients d'avoir fait une grave bêtise.

- Si c'est vrai, c'est qu'elle l'a cherché ; dit une mère, suivie de plusieurs autres.

- Ah, non cria César Montagni. Vous êtes des parents et j'ai une fille moi aussi. On a retrouvé sur Manon du sperme dans son vagin, son anus et sa bouche. Elle a été pénétrée par plusieurs garçons à la fois. Les médecins pensent qu'elle ne pourra plus jamais avoir d'enfant et pour le moment elle est dans un état quasi végétatif. Alors, osez me dire qu'elle l'a voulu. Elle a treize ans, bordel. Elle rêvait certainement d'une relation durable avec Bruno, de mariage. Et maintenant sa vie est foutue.

Les parents étaient sidérés et plus personne ne parlait. Certaines mères pleuraient.

- Nous allons garder vos enfants pour la nuit au moins. Le juge décidera ensuite s'ils seront incarcérés. Vous pourrez leur apporter

quelque chose à manger et des vêtements chauds, mais vous n'aurez pas le droit de les voir. À l'issue de leur garde à vue, ils auront besoin d'un avocat. Si vous n'avez pas les moyens, on vous en attribuera un d'office. Maintenant, rentrez chez vous.

Chacun rentra chez lui, certains en pleurs, d'autre abattus et quelques-uns envisageant déjà une contre-attaque pour innocenter ou réduire la faute de leur enfant.

Un tel déplacement de foule, ne resta pas inaperçu et le lendemain le Provençal, le journal local titra sur le viol d'une gamine de treize ans par treize garçons du trente-huit route nationale de la Viste. Si la liste les violeurs n'avait pas été dévoilée, le journaliste avait eu des renseignements d'un membre du

personnel soignant de l'hôpital Nord et les détails de l'agression étaient étalés.

De fait il avait dressé des coupables un portrait monstrueux et tout un chacun dans la cité guettait ses voisins pour savoir quels étaient les enfants qui n'allaient pas à l'école ce matin-là.

D'aucuns se firent un malin plaisir de prévenir le journal que untel ou untel manquait à l'appel du collège de Saint Louis. C'est ainsi que des dizaines de journalistes débarquèrent pour interroger les voisins des manquants. Rapidement, une liste de coupables présumés se dessina et si les journalistes ne se risquèrent pas à les désigner, il fut de notoriété publique que tous avaient fréquenté la même classe à l'école communale.

Parmi les douze, il y avait Christian Martin. Christian était un gentil garçon appartenant à une famille nombreuse. Il avait quatorze frères et sœurs. Son père était un petit artisan ébéniste né à Oran en Algérie. Il avait épousé une femme kabyle de toute beauté qui malgré ses accouchements nombreux avait gardé une ligne parfaite. Ils éduquaient leurs enfants avec des notions fortes de respect de tolérance et d'honnêteté.

La nouvelle de l'arrestation du petit Christian fut un séisme pour cette famille soudée. Le père de Christian était considéré comme un homme riche parmi la population modeste de cette cité des quartiers nord de Marseille. Aussi prit-il à sa charge l'initiative d'engager un avocat réputé qui défendrait les douze enfants.

Il ne fallait pas que les familles se désolidarisent avait-il expliqué. Bien entendu quelques-uns avaient certainement été plus durs que d'autres et certains plus timides avaient été entraînés. Mais s'ils jouaient ce jeu-là, le juge et un jury populaire, s'ils allaient aux assises augmenteraient leur peine à chacun au lieu de réduire l'une ou l'autre. Non, ils devaient plaider une perte de contrôle due à l'effet de groupe. Cet effet qui transformait de gentils enfants en monstres incontrôlables. Mais pris un par un, cela restait des gentils garçons.

L'avocat demanderait une peine avec sursis et l'éloignement des familles. Ils étaient tous d'accord pour accepter une telle sentence. D'ailleurs comment pourraient-ils

continuer à vivre dans cette cité où tout le monde se connaissait et où ils passeraient pour des pestiférés. Néanmoins, il conseilla à son client de demander la clémence du père de Manon et de retirer sa plainte.

Monsieur Martin reçut ce soir-là les parents de tous les enfants.

- Bon, je vous ai exposé le raisonnement de maître Pacy, notre avocat. Le plus sûr pour nos enfants est de persuader monsieur Salviani de retirer sa plainte.

- Vous vous sentez d'aller trouver le père de Manon et de lui demander ça ?

- Non bien sûr, j'ai peur de sa réaction. Qui à sa place ne tuerait pas quiconque lui demanderait de pardonner à ceux qui ont fait cela à sa fille ? Je me mets à sa place et c'est

comme cela que je compte l'aborder et implorer sa clémence.

- Vous comptez y aller seul ?

- Non nous devons y aller tous.

- Pensez-vous vraiment que Monsieur Mazella doive venir. Après tout c'est lui qui a entraîné la petite Manon dans cette cave ?

- Je répète ce qu'a dit l'avocat. Tous nos enfants sont coupables à égale responsabilité. Bruno n'est pas plus responsable que mon fils ou le vôtre. Chacun d'eux avait le choix de ne pas y aller et de ne pas faire cette chose horrible. Nous n'allons pas chercher à minorer ce que nos enfants ont fait. Nous allons demander à un père de ne pas foutre en l'air la vie de treize enfants, même si ces enfants ont foutu en l'air la vie de sa fille. Moi je ne pardonnerais pas et vous ?

Personne ne répondit.

- Avons-nous des nouvelles de Manon ?  
Cela nous aiderait si elle allait mieux.

- Maître Pacy a eu le droit de consulter son dossier. Les psychiatres sont confiants et pensent qu'elle sortira de son mutisme. En revanche les gynécologues qui l'ont ausculté sont tous formels, elle n'aura jamais d'enfant. Elle a été déchirée et a eu une hémorragie. Ils ont dû lui retirer ses ovaires.

- C'est horrible, pleura une maman.

- Si par miracle Monsieur Mazella acceptait de retirer sa plainte au pénal, il faut quand même nous attendre à être condamnés au civil pour indemniser Manon. L'argent ne lui rendra pas sa féminité, mais nous n'y échapperons pas.

- Ce sont nos enfants, cela coutera ce que cela coutera.

- Bon si vous êtes d'accord, on y va et je prends la parole. Surtout personne ne lève le ton et ne dit quelque chose qui pourrait brusquer monsieur Salviani. Je suis le seul à parler et vous ne prenez la parole que s'il vous pose une question on est d'accord ?

- On est d'accord.

Ils prirent l'ascenseur et se regroupèrent devant l'appartement des Salviani. Bertrand sonna. Quelqu'un regarda à travers le judas et la porte s'ouvrit. C'est le père de Manon qui ouvrit.

- Entrez.

Il se retourna et se dirigea vers le salon sans dire un mot. Son épouse et la petite sœur de Manon étaient assises sur le canapé. Elles

regardèrent les entrants en conservant le silence elles aussi. Charles Martin s'assit dans un fauteuil et le père dans l'autre.

- Dans un premier temps, je vous prie d'accepter nos excuses pour ce qui est arrivé à Manon. Nous sommes tous responsables de nos enfants et nous sentons fautifs. Comment va-t-elle ?

- Elle est encore en soins intensifs, car elle refuse de s'alimenter et n'a toujours pas dit un mot.

- Quelqu'un de votre famille est avec elle ?

- Non, les docteurs ont totalement refusé. Ils pensent que nous pourrions ralentir sa guérison. Elle aurait peur de notre réaction.

- Et que disent-ils concernant son futur ?

- Ils ne se prononcent pas. Néanmoins, le psychologue est confiant. Cela prendra certainement du temps, mais elle sortira de sa torpeur.

- Tant mieux.

- Je devine pourquoi vous êtes là. Vous voudriez que je retire ma plainte. Vous vous imaginez ce que vous me demandez ?

- Oui, Pasquale, je peux vous appeler Pasquale ? Je ne savais pas comment aborder le sujet. Ce qu'ont fait nos enfants est impardonnable, mais ce sont des enfants. S'ils vont en prison, leurs vies seront détruites à jamais.

- Et la vie de ma fille, vous ne croyez pas qu'ils l'ont détruite ? Même si par miracle elle s'en sort psychologiquement, elle n'aura jamais d'enfant. Elle ne sera plus jamais une femme comme les autres.

- Madame Salviani éclata en sanglots et madame Martin la prit dans ses bras. Elles pleurèrent ensemble. Les autres mères ne se firent pas prier pour les rejoindre.

- Pasquale, dit Giuseppa Salvani, le seigneur nous a appris à pardonner, il nous a demandé d'aimer ceux qui nous persécutent. Comment pourrions-nous encore regarder Jésus en face si nous ne sommes pas capables de respecter ses commandements. Si Dieu avait voulu que je te donne un fils, c'est peut-être lui qui serait aujourd'hui entre les mains de la police. Vois comme nous sommes malheureux, car notre fille n'est pas à nos côtés. Il y a ici treize mères qui pleurent l'absence de leur fils. Dieu les punira, j'en suis certaine, ou alors il mettra dans leur cœur la solution pour qu'ils expient leur faute. Mais là, tout de suite, je veux qu'ils retrouvent leurs mères.

Les parents des garçons n'en revenaient pas. Madame Salviani disait à leur place ce qu'ils pensaient.

- D'accord, demain j'irais au commissariat et je retirerais ma plainte. J'espère que cela suffira pour libérer vos enfants. Mais je vous préviens, je ne suis pas ma femme. Si je rencontre un jour un de vos sales gosses, je ne sais pas si je pourrais me retenir de les corriger.

- On comprend, Pasquale, on comprend. Nous allons prendre à notre charge les soins de Manon aussi longtemps qu'elle en aura besoin. Vous comprenez ?

- Oui, maintenant, excusez-moi, mais j'aimerais pouvoir me reposer. Notre fille aura besoin de nous en forme.

- Au revoir et merci monsieur et madame Salviani.

Le lendemain.

- Vous plaisantez j'espère ? hurla le commissaire César Montagni. Vous retirez votre plainte ?

- Oui, monsieur le commissaire.

- Mais ces gosses ont massacré votre fille. Comment pouvez-vous passer l'éponge.

- Je ne passe rien. Êtes-vous croyant, monsieur le commissaire ?

- Non. J'étais dans la résistance et depuis que je suis dans la police, j'ai vu tant de choses que je ne peux croire en un Dieu qui

laisse faire cela. Qu'a fait votre Dieu pour Mannon ?

- Vous dépassez les bornes commissaire.

- Pardonnez-moi, mais je ne vous comprends pas. J'ai une fille et si quelqu'un avait fait cela à ma fille je le tuerais de mes mains. Vous, vous les laissez s'en tirer.

- C'est comme ça, je ne m'attendais pas à ce que vous compreniez.

- Et bien vous avez raison, je ne comprends pas.

- Où dois-je signer ?

- Un inspecteur va prendre votre déposition, mais attendez-vous à ce que le procureur vous inculpe pour non-dénonciation de crime.

- Vous plaisantez ?

- Jamais.

- Je dois prendre un avocat ?

- Je vous le conseille.

Trois semaines plus tard, Alain déposa sa dissertation. Le lendemain il fut convoqué par sa professeur de Français qui était aussi sa professeur principale.

- Qu'est-ce que je vous avais dit ? Vous prenez le livre que vous voulez sauf « l'écume des jours » de Boris Vian.

Alain ne répondit pas. Il savait quand il avait tort et que s'excuser ne ferait qu'amplifier le courroux de sa prof.

- Dans un premier temps, j'ai voulu déchirer votre copie et vous mettre un zéro. Mais j'ai lu votre devoir. C'était bon, très bon même. Je vous ai donc mis dix sur vingt, je ne pouvais pas vous mettre plus.

- Merci madame.

- Dites-moi, vous avez lu tous les livres de Boris Vian ?

- Oui, madame.

- Même « les fourmis » ou « j'irai cracher sur vos tombes »,

- Oui, « les fourmis » je l'ai lu à 13 ans, quand je me suis ouvert la jambe. Il montra sa cicatrice.

- Un livre aussi dur alors que vous étiez alité chez vous, ce n'est pas banal.

- Oui, par moment j'avais envie de vomir tellement c'est dégueulasse.

- Vous voulez faire quoi plus tard ?

- Soit professeur, soit interprète en russe.

- Professeur ? Il va falloir apprendre à vous faire respecter par vos élèves, et ça commence par respecter ce que vous disent vos

professeurs. Madame Gueit, votre professeur de russe vous aime beaucoup.

- Je sais madame.

- Je vous attends à votre prochaine dissertation. Partez.

*Six mois plus tard.*

Le hameau de la Viste est né de l'épidémie de Choléra en 1835. Les Marseillais fuyant la maladie et la décision des autorités provençales de confiner la ville à l'intérieur des remparts sont partis en direction du nord sur la route d'Aix-en-Provence. La Viste était un plateau où n'existaient qu'une auberge, « la bella vista » et un relais de chevaux. Ce plateau enchâssé entre les collines de la chaîne de l'étoile et celles de Marseille Veyre formait un promontoire qu'il fallait mériter, au sommet d'une cote à dix pour cent à deux kilomètres du hameau de Saint-Louis. Les diligences quittant la cité phocéenne pour se rendre à Aix changeaient leurs chevaux au sommet.

À l'est, un ruisseau coulait sur les rives duquel se situait le château des Aygalades tandis que plus à l'ouest une source jaillissante de la roche avait justifié l'édification du château du Marquis de Foresta.

Continuellement brassé par les vents ce plateau fut un lieu idéal pour bâtir un village de réfugiés. À cette époque on pensait que le vent chassait les miasmes. Rapidement ce village devint un lieu de villégiature pour les notables marseillais qui y développèrent la culture de l'olivier. La proximité de l'abattoir de Saint Louis qui fournissait la graisse animale et des moulins à huile permit l'installation d'une savonnerie.

Au moment de l'occupation allemande, des batteries anti aériennes protégeant les installations portuaires furent érigées sur le

plateau. Le château de Foresta fut réquisitionné par la Wehrmacht et la savonnerie transformée en fabrique de graisse nécessaire à l'entretien des véhicules allemands. L'aviation alliée détruisit le château et la savonnerie tandis que les batteries de DCA furent réduites au silence par la résistance. César Montagni prit part à ces combats.

En 1946, les notables Marseillais avaient déserté le plateau, le château des Aygalades fut transformé en gendarmerie, la plaine de Foresta devint une carrière d'argile et le domaine de Monsieur Rouard, propriétaire de la savonnerie fut rachetée par la Caisse des dépôts pour y bâtir une cité HLM. C'est en 1962 que les premiers habitants purent s'installer au trente-huit.

Si toutes les religions cohabitaient dans ces cités ouvrières, c'était parce qu'à Marseille il y avait une religion qui passait avant toutes les autres : le football. Cette religion avait un dieu : l'Olympique de Marseille. Ses saints s'appelaient Skoblar, Magnusson ou Carnus et sa cathédrale, le stade vélodrome. Comme tous les quartiers de Marseille, la Viste avait son club de football.

Alain Lemeunier, petit-fils de César Montagni priait saint Carnus, le portier de l'OM et de l'équipe de France. Licencié cadet au football club de la Viste, il en gardait les buts. Alain avait été à l'école communale Bousquet, dans la même classe que Bruno Mazella et les « autres ». Étant un enfant surdoué, il était rentré en sixième au Lycée Nord tandis que les « autres » avaient intégré le

collège de campagne l'évêque. S'il avait perdu de vue « ses collègues », il continuait à les fréquenter au sein du club de foot.

Ce mercredi après-midi, c'était l'entraînement. Jules Long, le coach était inquiet. Ce qui s'était passé il y a six mois avait failli sceller la fin de l'équipe des cadets. Les trois quarts des joueurs avaient fait les cons ce jour-là et déjà quatre des familles avaient déménagé. Bruno et Christian devaient eux aussi quitter la citée. Malheureusement c'était un phénomène déjà répandu avant le drame. Les familles modestes s'installaient dans ces cités HLM, le temps de mettre de l'argent de côté pour acheter une petite maison. Actuellement, la mode était de partir pour Bouc-Bel-Air où poussaient comme des champignons des lotissements sans âmes.

En attendant, des gamins avaient besoin de lui pour se dépenser en courant derrière un ballon au lieu de faire des conneries. Le terrain de foot était au centre de la cité. Le genre de terrain où pas le moindre brin d'herbe ne poussait. Jules disait toujours en rigolant qu'à Marseille, si tu arrosais un terrain de foot, c'étaient des cailloux qui poussaient.

Après l'échauffement et des ateliers techniques, il travaillait les corners avec ses gamins. Les attaquants en chasuble verte devaient marquer tandis que les défenseurs en chasuble rouge devaient les en empêcher. Alain lui avait son maillot jaune de gardien, un short en toile blanche, des genouillères, car les cailloux, ça faisait mal, et des gants.

Mais pas les gants de Carnus, non, les siens étaient des gants bon marché en coton doublés par un revêtement caoutchouc. C'était le même revêtement que celui d'une raquette de Pingpong, lisse à l'intérieur et cranté à l'extérieur.

Le buteur de l'équipe, c'était Bruno et le passeur Christian. Ce dernier tira donc le corner. Alain avait une vista et des réflexes redoutables. Son sens de l'observation était tel qu'il voyait parfois des choses que les autres ne voyaient pas. Alors que le ballon arrivait à sa hauteur, il perçut un éclat dans l'angle du but. Un peu comme si on leur avait jeté une pierre. Bruno marqua le but de la tête tandis qu'Alain ne bougea pas.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive, hurla le coach.

Alain ne bougeait pas. Un autre impact fit sauter des cailloux à deux mètres du groupe. Un troisième. C'est alors qu'il réalisa.

- Courrez, on nous tire dessus.

Personne ne bougea jusqu'à ce que Bruno s'écroule. La panique gagna le groupe et les enfants partirent en direction du bâtiment le plus près pour se mettre à l'abri. Jules Long resta sur place et s'approcha de Bruno. Son ventre avait éclaté et une mare de sang se répandait sur la terre battue. Le coach prit Bruno dans ses bras et hurla.

Monsieur Goldstein, quatre-vingt-dix ans, aimait bien regarder les gamins jouer au foot. Quand il vit ce grand garçon s'écrouler et son tricot s'empourprer, il comprit aussitôt. Il en avait vu dans les tranchées des amis

à lui prendre une balle dans le ventre. Il se rua sur le téléphone et appela police secours.

Le fonctionnaire ne crut pas ce que lui racontait ce vieux, mais envoya quand même une estafette au cas où. Quand les premiers policiers arrivèrent sur place, ils constatèrent avec effroi que le pauvre garçon n'avait eu aucune chance de survivre. Par radio ils prévinrent le commissariat et demandèrent une ambulance.

Montagni était en réunion avec les représentants des commerçants du quinzième arrondissement, car plusieurs attaques à main armée avaient eu lieu. Baptisti entra dans son bureau.

- Commissaire, excusez-moi, un gamin vient d'être tué au trente-huit.

- Où, qui ? demanda César qui pensa immédiatement à ses petits-fils.

- Sur le terrain de foot, on ne sait pas son nom.

- Je suis désolé, messieurs, vous comprendrez que je doive partir. Baptisti tu viens avec moi. Berton tu préviens la PJ qu'ils nous envoient la totale. Allez, on fonce.

Ils coururent dans la cour du commissariat, sautèrent dans la R16 et partirent sur les chapeaux de roues.

- Votre petit fils joue au foot ?

- Oui, fonce.

- Je suis sûr que ce n'est pas lui.

- Tu es devin maintenant ?

- Que dit votre cœur de grand-père ?

- Il dit que si tu ne fermes pas ta gueule, tu vas te retrouver en tenue à faire la circulation au vieux port.

Ils arrivèrent sur le stade, les marins-pompiers de la caserne de saint Antoine étaient déjà là. Ayant constaté le décès du gamin, ils le laissèrent sur place pour les policiers. Jules Long était dans l'ambulance avec un masque à oxygène sur le visage. Son polo était couvert de sang.

Montagni s'approcha du garçon.

- Bordel, c'est Bruno Mazella. Que l'on prévienne ses parents. Baptisti tu me coffres Pasquale Salviani immédiatement.

- Vous pensez que c'est lui ?

- Non, mais si d'autres le pensent, il est en danger. Au passage tu vérifies quand même s'il possède une arme.

Il s'approcha de l'ambulance.

- On ne m'avait pas dit qu'il y avait une deuxième victime. Qui est-ce ?

- C'est l'entraîneur. Il n'est pas blessé, c'est le sang du gamin sur lui. Il est choqué.

- Je peux lui parler ?

- Je ne préférerais pas.

- Au cas où vous auriez raté un épisode, il y a un meurtre et un meurtrier dans la nature. Il faut que je lui parle.

- Vous avez une minute.

- Bonjour, je suis le commissaire Montagni. Comment vous appelez-vous ?

- Jules Long. Je suis l'entraîneur.

- Que s'est-il passé ?

- On jouait normalement quand un des gamins a crié qu'on nous tirait dessus et Bruno s'est écroulé. Bordel, pauvre gamin.

- Respirez, monsieur Long, respirez. Quel est le nom du gamin qui a crié ?

- Alain Lemeunier.

César se mordit la joue jusqu'au sang. L'angoisse le submergea et dû faire un effort pour rester calme.

- Où sont les autres gamins ?

- Dans les bâtiments là.

Montagni tourna la tête et vit des cheveux blonds qui cherchaient à se frayer un chemin pour voir son grand-père.

- Laissez passer le gamin.

Alain franchit le cordon de police et se rua dans les bras de son grand-père.

- J'ai rien pu faire grand-père, j'ai rien pu faire.

- Ce n'est pas ta faute mon chéri.

- Bruno, il est mort ?

- Oui. Qu'est-ce que tu as vu ?

- J'étais dans les buts, on s'entraînait aux corners. J'ai eu l'impression que quelqu'un nous lançait des cailloux. Puis, j'ai vu un caillou sauter en l'air. Papa nous a appris à tirer au fusil et quand on rate la cible et qu'on tire par terre ça fait pareil.

- C'est là que tu as crié ?

- Oui, je n'ai pas su quoi faire d'autre. Bruno est mort, je n'ai pas pu le sauver.

- Tu as sauvé dix autres garçons, dis-toi cela, tu as sauvé tous les autres.

Alain se mit à trembler et à pleurer. Comme il était asthmatique, il fit une crise.

César le prit dans ses bras et le conduisit vers l'ambulance.

- Occupez-vous de lui, il a de l'asthme. Il ne faut pas qu'il voie le coach.

- On s'en occupe commissaire.

- Je le récupère dès que j'ai fini.

- Appelez ses parents plutôt.

- C'est mon petit-fils.

César rejoignit les personnels de l'identité judiciaire qui venaient d'arriver. Il leur demanda de prendre les empreintes comme d'habitude, mais que le tueur devait avoir tiré de loin. Il se mit au niveau du corps de Bruno et fit un tour complet sur lui-même. Le tireur pouvait avoir agi de n'importe quelle tour voire même du quatrième étage des blocs. Il demanda au photographe de faire un panoramique complet.

Baptisti arriva au dixième étage de la tour un et sonna à la porte des Salviani. À sa grande surprise, c'est Manon qui lui ouvrit. Il fut content de voir qu'elle allait bien, même si aucun sourire ne soulignait ses beaux yeux bleus.

- Qui c'est ? demanda madame Salviani.

- Inspecteur Baptisti madame.

- Entrez, entrez inspecteur dit-elle. Vous voulez voir mon mari ?

- Oui.

- Il sort du bain. Il vient de finir de repeindre la chambre de Manon.

Baptisti se demanda si Salviani n'avait pas pris une douche pour effacer des traces de poudre. Pasquale arriva dans le salon.

- Bonjour inspecteur. Que me vaut votre visite ? Le procureur vous fait encore des misères ?

- Il faut que vous veniez avec moi au commissariat.

- Pourquoi ?

Baptisti regarda Manon. Sa mère comprit et dit à sa fille de retourner dans sa chambre pour ranger ses affaires.

- Bruno Mazella vient d'être assassiné.

- Oh mon dieu c'est horrible, quand ?

- À l'instant, sur le terrain de foot.

Il alla à la fenêtre pour constater qu'on avait une vue directe sur le terrain.

- Vous avez une arme, monsieur Salviani ?

- Vous ne croyez quand même pas que j'ai tué ce gamin ?

- D'après vous ? Avez-vous une arme ?

- Oui, j'ai une carabine 22 long rifle et un fusil de chasse, comme tout le monde.

- Tout le monde n'avait pas une raison de tuer Bruno Mazella.

- Vous êtes fou. J'ai retiré ma plainte vous avez oublié ?

- Justement, vous n'aviez pas encore réglé vos comptes.

- Je vais chercher mes fusils.

- Vous permettez que l'on fouille votre appartement ? Refuser serait considéré comme un aveu.

- Fouillez tout ce que vous voulez.

Baptisti demanda à madame Salviani de lui ouvrir les tiroirs, les armoires et tâcha de

ne rien déranger ni salir. Il ne pensait pas du tout que c'était Pasquale qui avait tué Bruno.

Salviani suivit Baptisti au commissariat.

Sur le terrain de foot, le directeur de la police judiciaire de Marseille arriva.

- Salut César.

- Salut Louis. Je te préviens c'est mon enquête.

- Je n'ai encore rien dit.

- Tu n'es encore jamais venu dans les quartiers nord, alors tu es là pour le tourisme où pour m'enlever l'affaire ?

- Comprends-moi César. Ce gamin a participé à un viol collectif.

- Il l'a provoqué.

- Oui, justement, il est à l'origine d'un acte odieux. Nous sommes en présence d'une vengeance.

- Ça, on n'en sait rien.

- Ah, non pas toi. Ne me dis pas que tu ne sens pas cela.

- Et non, je ne le sens pas. C'est mon arrondissement. Je connais ces gens, je suis un fils d'immigré, je me suis battu à cinq cents mètres d'ici pendant la guerre, je connais toutes les grottes que tu vois. Alors, ne m'emmerde pas.

- Sinon tu appelles Gaston Deferre ?

- Qui ça ?

- Ne me prends pas pour un con. D'accord tu gardes l'enquête, mais le commissaire Beaumont de la PJ sera ton adjoint.

- Et il te rendra compte.

- Et oui. Le préfet et le ministre sont déjà au courant. Le directeur du Provençal les a déjà appelés. Il pense que tu n'es pas à la

hauteur. Que si les gamins avaient été punis, celui-là ne serait pas mort.

- Le propriétaire du Provençal, c'est Gaston Defferre et tu le sais. Il fait de la politique. Il me soutiendra, mais te met la pression. Comme ça si je réussis, c'est grâce à lui, si je merde c'est de ta faute. Envoie-moi ton Beaumont et je veux tous les moyens. J'ai le sentiment que cette affaire est plus compliquée que c'en a l'air.

- Salviani ?

- Baptisti est chez lui, mais je te parie que ce n'est pas lui.

- Alors, trouve-moi le coupable et vite avant qu'il y ait une émeute.

Montagni alla chez la gardienne de la tour un et téléphona au curé de la Viste.

- Mon père, c'est le commissaire Montagni.

- Que ce passe-t-il commissaire ?

- Vous connaissez bien les Mazella ?

- Oui, bien sûr, j'ai baptisé leur fils Bruno.

- Justement, Bruno vient d'être assassiné.

- Doux Jésus, quand et où ?

- Cela vient juste d'arriver. Je souhaiterais que vous soyez là pour leur annoncer la nouvelle.

- Bien sûr, j'arrive tout de suite.

- Je vous attends dans le hall de la tour un.

- Vous avez pensé à prévenir un médecin ?

- Oui.

Le commissaire, le curé et le docteur sonnèrent à la porte des Mazella. C'est la mère qui ouvrit. Elle regarda à tour de rôle les trois hommes devant elle et comprit que quelque chose de grave venait d'arriver.

- C'est mon mari ? Où est-il, comment va-t-il ?

- Ce n'est pas votre mari, madame, dit Montagni, c'est Bruno. Je suis désolé, madame, Bruno vient d'être assassiné.

Sans dire un seul mot, elle s'écroula sur le sol.

Le médecin se chargea d'elle tandis que le commissaire cherchait un répertoire téléphonique. Il trouva le numéro du travail de Pablo Mazella, l'appela et lui demanda de rentrer chez lui en urgence.

Le père travaillait dans le magasin de meuble Ducros, à l'entrée de la cité. Il arriva à peine cinq minutes plus tard. Montagni l'accueillit à la sortie de l'ascenseur, lui expliqua la raison de sa présence et lui demanda de tenir le coup, car son épouse venait de faire un malaise.

Quand madame Mazella reprit ses esprits, ils voulurent aller voir leur fils.

- Je vous appellerais pour reconnaître le corps. Je suis désolé, mais je dois vous poser une question.

- Je devine ce que vous allez me demander. Non, nous n'avons reçu aucune menace.

- Vous êtes sûr ?

- Oui, commissaire, malgré ce qui s'est passé, personne n'a jamais fait aucune allusion au viol devant nous. Je ne doute pas que

certain devait en penser pas moins, mais on ne nous a jamais dérangé.

- Et, ces certains, vous avez des noms ?

- Non, c'est une expression. Je ne pense à personne.

- Je vous remercie et encore une fois, acceptez toutes mes condoléances.

Laissant le docteur et le prêtre il retourna sur le stade. Il récupéra Alain et le ramena chez lui. Il expliqua à ses parents ce qui venait d'arriver et dit à sa fille de bien faire attention à lui. Il risquait de faire une crise de panique. Le médecin des pompiers lui avait donné un tranquillisant.

Salviani arriva au commissariat. On lui fit le test de la paraffine sur les mains pour

détecter d'éventuelles traces de poudre. Les gens pensent qu'en se lavant ça enlève les traces, mais il faudrait se frotter pendant plusieurs minutes avec une brosse comme les chirurgiens. Les tests se révélèrent négatifs et les deux armes n'avaient pas été utilisées depuis bien longtemps. Elles étaient parfaitement propres, mais légèrement piquées.

César Montagni entra dans son bureau et convoqua Baptisti.

- Où est Salviani ?

- Dans mon bureau. Je ne pense pas que ce soit lui qui a fait le coup.

- Moi non plus.

- Le test de la paraffine est négatif et ses armes sont propres.

- Relâche-le.

Une heure plus tard, le corps de Bruno fut emmené à la morgue de l'hôpital Nord. Le médecin légiste de la PJ se chargea de l'autopsie. Montagni y assista. Il avait l'habitude de voir des morts, mais là il s'agissait d'un gamin qui avait l'âge de son petit-fils. D'ailleurs Alain aurait pu être sur cette table en acier inoxydable.

Le médecin commença.

- Patient de seize ans, un mètre soixante-dix, pas de surpoids, en apparence bonne santé. Cheveux châtain, yeux verts, pas de lunettes, pas d'appareil dentaire. Dentition parfaite.

Le corps présente une plaie perforante au niveau de l'omoplate gauche, à priori c'est par là que le projectile est entré, et une autre au niveau droit de l'abdomen, lieu de sortie.

Montagni ne disait rien, mais comprit vite que le tir ne s'était pas fait de face ni à faible hauteur. Le tireur devait être à plusieurs dizaines de mètres de haut pour que la balle ait cette direction.

Le légiste ouvrit le corps et constata que le projectile avait traversé le cœur, percuté le sternum et éclaté le foie. La mort avait dû être immédiate. Il n'y avait aucune trace de métal dans le ventre. Le projectile certainement très dégradé avait dû ressortir.

Bruno ne présentait aucune trace de maltraitance ni de passage à tabac.

Les analyses sanguines ne montrèrent aucune trace de drogue ou médicaments.

César sortit dans le couloir, téléphona à Baptisti. Il lui expliqua le trajet de la balle pour que l'inspecteur comprenne ce qu'il voulait.

- Il faut que l'on retrouve la balle dans le sol du terrain de foot.

- Mais il fait nuit commissaire.

- Tu veux que je t'achète une lampe torche ?

- Non, je prends des hommes et j'y vais.

L'autopsie se termina tard dans la nuit et les parents purent reconnaître le corps de leur enfant. Le commissaire était avec eux.

- A-t-il souffert ? demanda la mère.

- Non la mort a été instantanée.

- Qui a pu faire ça ? dit le père.

- Je vais le trouver, je vous le jure.

- Pensez-vous que cela ait un rapport quelconque avec le viol de Manon ?

- Non. Vous vous doutez bien que nous avons suspecté tout de suite Salviani. Il n'y est pour rien, je vous prie de le croire.

- Nous vous croyons.

- Quand pourrons-nous récupérer notre enfant ?

- Le plus tôt possible, mais pour l'instant je ne sais pas.

- Peut-on rester ici et le veiller ?

- Oui, bien sûr. Encore toutes mes condoléances.

- Votre petit-fils était là ?

- Oui.

- Alors vous comprenez.

- Je comprends.

César téléphona à son épouse. Il lui expliqua pourquoi il ne rentrerait pas dormir cette nuit. Il lui dit qu'Alain avait assisté au meurtre. Léontine lui dit qu'elle l'aimait. « Moi aussi » ; répondit-il.

Il retourna sur la scène de crime et participa à la fouille du terrain.

À minuit, les calmants aidant, Alain dormait. Il rêva, mais son rêve n'était pas rose. On lui jetait des cailloux. Un de ces cailloux s'incrusta dans le sol. Alain leva les yeux pour voir d'où venait ce caillou et la vision qui s'incrusta dans ses yeux était un triangle dont un des sommets était le caillou dans le sol, un autre, la fenêtre du dix-septième étage de la tour deux et le troisième la lucarne gauche de ses buts.

Il sursauta et se réveilla. Il toqua à la porte de la chambre de ses parents. Sa mère sortit. Alain lui expliqua son rêve et lui dit qu'il savait où se trouvait une des balles. Aussitôt Maryse Lemeunier téléphona chez son père. Sa mère lui dit qu'il était actuellement sur le terrain de foot. Alors ni une ni deux, Alain et sa mère s'habillèrent et allèrent sur le terrain.

Sur place ils furent bloqués par des policiers. Ils expliquèrent qui ils étaient et César fut appelé.

- Maryse et Alain, que faites-vous ici ?

Maryse lui expliqua ce que lui avait dit Alain. Ils se rendirent devant le but. Alain prit ses repères et montra du doigt un trou dans le

sol. Aussitôt un policier creusa et on trouva une balle en parfait état.

César et Baptisti rentrèrent au commissariat de Saint Louis. En sortant de la cité, ils passèrent devant les ruines de la savonnerie Rouard.

- C'est quoi ces ruines ? demanda Baptisti.

- L'ancienne savonnerie.

- Une savonnerie, ici ? C'est bizarre non ?

- J'ai travaillé dans cette savonnerie avant la guerre. Tu t'imagines l'odeur pestilentielle qui s'en dégageait ?

- Ça devrait sentir bon au contraire ?

- Pour faire le savon, il faut de la graisse. Maintenant on utilise de la graisse végétale. À l'époque on récupérait la graisse à l'abattoir.

La graisse en train de fondre dans les cuves, c'était déjà une puanteur, mais on y rajoutait de la soude. Là c'était intenable. Je suis sûr que certains savons ont dû contenir du vomi.

Cette savonnerie a été construite là, car, non seulement il n'y avait personne, mais le mistral chassait les odeurs.

- Et vous y avez travaillé là longtemps ?

- Non, trois ans, mais tu sais la première année, tu dégueules tous les jours, alors c'est très long, tu vois ?

- J'imagine ? Vous m'avez expliqué d'où vient le nom de la Viste. Et celui de Saint Louis ?

- Tout simplement du roi Louis IX, dit Saint Louis.

- Celui qui rendait la justice sous un chêne ?

- Oui, la légende dit que Louis IX a dormi ici à son départ pour la septième croisade.

- Donc ils ont appelé l'endroit du nom du roi.

- Tout simplement.

Le lendemain, à cinq heures du matin, Montagni convoqua une réunion avec tous ses inspecteurs, le médecin légiste et le commissaire Beaumont fraîchement arrivé de la PJ. Encore une fois il avait réquisitionné le cinéma de quartier. En fait, le patron du cinéma était un ami d'enfance de César, cela évitait la paperasse.

- Tout le monde connaît le commissaire Beaumont ? Il a bossé toute la nuit pour nous concocter ceci.

Le rideau se leva et un panorama géant, vu du stade de foot apparut sur l'écran de cinéma.

- Voilà ce que nous savons. Hier nous avons retrouvé une des balles qui ont manqué les gosses, plantée dans la terre. La balistique l'a examiné, il s'agit d'une balle de Mauser de 7,92. Pour ceux qui seraient nés hier, je rappelle que c'était le fusil de la Wehrmacht. C'est certainement l'arme de guerre la plus répandue en France actuellement.

Nous savons aussi que Bruno a pris une balle dans l'épaule gauche qui est ressortie au niveau du foie, soit à droite du ventre.

Beaumont mit en place un mannequin sur l'estrade et matérialisa la trajectoire de la balle par un bâton rouge.

- Nous ne connaissons pas la position de Bruno au moment où il a pris la balle. Tous

les gamins avaient les yeux rivés sur le ballon. D'ailleurs rien ne nous dit que c'était Bruno qui était visé. N'importe lequel de ces gamins pouvait être la cible. En revanche ce que nous pouvons quasiment affirmer c'est que Bruno était à la verticale et que donc le tir n'a pas pu être effectué en dessous d'un douzième étage. Cela exclut de fait les blocs. Le tireur ne pouvait être que dans une des trois tours. Je rappelle que les tours deux et trois ont dix-sept étages tandis que la tour un a vingt et un étages. J'ai obtenu du préfet le concours des gendarmes des Aygalades et le renfort de la PJ et des commissariats du seizième et treizième arrondissement.

Dans une demi-heure le trente-huit sera complètement bloqué. Vous allez perquisitionner tous les appartements de la cité. Je sais, j'ai dit au-dessus du douzième étage,

mais rien ne dit que le tireur habite dans une des tours ou n'a pas caché son arme ailleurs. Vous me réquisitionnez toutes les armes que vous trouverez. Le meurtrier n'a pas besoin de savoir que nous connaissons l'arme du crime. Et si en passant vous trouvez du matos volé, de la drogue ou autre, ne vous gênez pas. Vous connaissez tous, les noms de ceux qui nous emmerdent depuis des années alors on en profite. On visite les caves, les cages d'escalier et d'ascenseurs, les conduits de poubelles. Des questions ?

- Et les toits, commissaire ? dit Berton.

- Les toits ? Comment on s'y rend ?

- Les pompiers sur le terrain de foot m'ont dit qu'ils avaient un passe pour y accéder. Je peux leur demander de venir.

- Fais-le. Tu fouilleras les toits avec un pompier pour t'assurer.

Il n'y eut pas d'autres questions. Ils étaient tous excités.

- Je serais avec vous. Beaumont pendant ce temps-là, avec les enquêteurs de la PJ va questionner tous les parents des enfants qui étaient présents au stade hier. Vous me refaites le pédigrée de tous ces anges dont les enfants ont violé Manon il y a six mois, et vous me les placez sous écoute, ainsi que monsieur Salviani. L'assassin pourrait vouloir le contacter, si le meurtre est lié au viol.

À six heures du matin, les deux entrées de la cité du trente-huit la Viste furent fermées par un barrage de gendarmes. On n'empêcha pas les gens de sortir, mais les

véhicules furent fouillés minutieusement. Comme indiqué par le commissaire tous les appartements furent perquisitionnés, les armes récupérées et on trouva des bijoux volés et de la drogue. Beaumont interrogea les parents des enfants présents lors du meurtre, sauf ceux d'Alain. César demanda à s'en charger lui-même.

À dix-huit heures, il sonna à la porte de sa fille. Il l'embrassa ainsi que ses petits-enfants puis d'un commun accord elle s'en alla chez une amie en compagnie de ses garçons. César savait que Guy Lemeunier, son beau-fils, chef de chantier en bâtiment ne devait pas tarder à rentrer.

Il regarda autour de lui. Son beau-fils et sa fille n'avaient des que meubles en formica. Certes c'était la mode dans les années

soixante-dix, mais là ce n'étaient que des meubles bon marché. La seule chose de valeur que possédait Guy, c'était un service en porcelaine fine qu'il avait rapporté du Japon au début des années cinquante. Quand il était mousse dans la marine marchande.

Quinze minutes plus tard la sonnette retentit. César alla ouvrir. Guy, étonné entra, posa son casque de moto, retira son blouson et ses bottes.

- Pourquoi j'ai l'impression que c'est le commissaire et non le beau-père qui m'accueille chez moi ?

- En fait, ce sont les deux.

- Où sont Maryse et les enfants ?

- Chez madame Batiste.

- Bon, vous voulez boire quelque chose ?

- Whisky si tu en as ?

- Bien sûr, je vous accompagne avec un Casanis. Votre visite est en rapport avec les gendarmes qui bloquent la cité ?

- Oui, comme tu le sais, hier un gamin a été tué sur le stade de foot.

- Oui bien sûr, Alain y était. Vous avez fait quoi cette nuit ?

- Alain s'est souvenu de l'endroit exact où il a vu une balle entrer dans le sol.

- Et vous l'avez retrouvée ?

- Oui.

- C'est quel calibre ?

- Je ne peux pas te le dire.

- Je comprends, votre lien avec nous ne doit pas mettre en danger votre enquête.

- Je suis content que tu comprennes. Nous avons perquisitionné tous les logements de la cité.

- Tous ?

- Oui tous.

- Putain vous avez mis les moyens.

- Il s'agit de la mort d'un gosse.

- Un gosse qui a violé une gamine de treize ans.

- Oui, mais je ne pense pas que ce soit lié.

- Ah non ? Si cela avait été ma fille, je l'aurais buté.

- Non. Bref je vais te demander de me remettre tes armes pour expertise.

- Pas de problème. Vous me les rendrez ?

- Oui, les armes vont être répertoriées et rendues à leurs propriétaires. Sauf bien sûr celles qui sont illégales.

- Ah bon vous avez trouvé des armes de guerre ?

- Oui.

- Je dois aussi t'interroger, comme tous les parents, dont les enfants étaient sur le stade.

- Donc vous ne pensez pas que Bruno était visé ?

- C'est un plaisir de voir que tu comprends tout.

- J'ai fait la guerre moi aussi César. Je ne suis pas tombé de la dernière pluie. À la vôtre.

- À la tienne. Il y aurait-il une raison pour que quelqu'un puisse vouloir du mal à ton fils ?

- Il y aurait-il une raison pour que quelqu'un veuille du mal à votre petit-fils ?

- Un point pour toi. Mais je te demande de répondre à mes questions. Les autres parents sont interrogés par la PJ. J'ai insisté pour qu'ils ne te dérangent pas.

- Un point pour vous. Non, je n'ai pas d'ennemis. Je suis un simple chef de chantier qui bosse pour un patron honnête. Je n'ai renvoyé personne depuis des années, je ne trafique pas de matériaux et surtout pas de drogue.

- Tu as répondu à toutes mes interrogations ? Et Alain ?

- Quoi Alain ?

- Il a des ennemis, des garçons jaloux ?  
Je sais que ses seuls amis sont des amies.

- Vous pensez qu'un adolescent aurait pu commettre ce meurtre.

- Volontairement ou involontairement, mais tu sais je vois tellement de choses.

- Il ne sait pas que je le sais, mais Alain est amoureux de Lucie, la petite blonde.

- Je vois elle est jolie, mais ce n'est pas Maryline Monroe.

- Justement, elle n'a pas la moitié des garçons de la cité au cul comme les deux autres, Chantal et Ghyslaine.

- Justement, ces deux-là, n'auraient-elles pas des amoureux jaloux ?

- Pour mon plus grand malheur, Alain a la réputation de ne pas s'intéresser aux filles. Il n'est pas pédéraste, non, mais il n'est pas porté sur la chose.

Ce que je vais vous dire doit rester entre nous.

- Je suis en service donc soumis au secret professionnel.

- Des femmes du quartier m'ont fait des avances. Elles attendent que j'arrive et prennent l'ascenseur avec moi, par hasard, si vous voyez ce que je veux dire ?

- Je vois.

- J'ai repoussé leurs avances et elles m'ont quasiment toutes dit que j'étais comme mon fils. Alain, il plait aux vieilles, le con, s'il savait. Bref, elles m'ont dit qu'il avait refusé leurs avances, toutes.

- Tu as les noms ?

- Non, ne cherchez pas de ce côté-là. Leurs cocus de maris sont des couilles molles. Je pense même que certains se complaisent dans leur état de cocus. Ça aussi elles me l'ont dit. Demandez les noms des quadras à la concierge. Elle se fera un plaisir de vous les donner. Attention vous lui plaisez aussi. Vous verrez qu'ils n'ont surement pas une arme.

- On vérifiera quand même les alibis. Tu n'as pas l'air de porter tes voisins dans ton cœur.

- Vous savez, quand je suis rentré d'Indochine, ce sont ces mêmes cocus qui nous

ont accueillis, nous les soldats, comme des assassins. On se battait contre le paradis communiste. Pour eux nous étions les méchants impérialistes qui allions massacrer les gentils prolétaires. Ne vous vexez pas.

- Je ne me vexe pas. J'ai cessé de croire au paradis des travailleurs en 1953. Tu y étais à ce moment ?

- Oui, et en 54 tous mes amis sont morts.

- Tu ne m'en as jamais parlé.

- Non.

- Je pense que cela te ferait du bien. Le commissaire et le beau-père n'aiment pas te voir boire tout ce pastis.

- Qu'est-ce que vous voulez savoir. Pourquoi je suis un héros ? Pourquoi j'ai la croix de guerre ? Nous étions dans un DC6 pour sauter sur les viets.

- À Diên Biên Phu ?

- Oui, à Diên Biên Phu. Notre commando a été parachuté au plus mauvais moment de la bataille. Les troupes de Bigeard étaient acculées et nous étions leur dernière chance. Comme si cent hommes de plus ou de moins auraient changé quelque chose.

- Tu étais dans les commandos marine ?

- Oui, Montfort puis Hubert jusqu'en 1956. Bref quand j'ai touché le sol, j'ai été blessé par un éclat de grenade. Par chance un Sikorski était là et m'a évacué. Tous les autres sont morts. Morts, vous comprenez ? En 56 on a sauté sur Suez. On a eu de la chance, les Anglais se sont fait massacrer à Alexandrie. Alors quand les Casques bleus américains nous ont chassés, ça m'a écoeuré. J'ai démissionné. Mes parents étaient installés à Marseille et c'est comme ça qu'un bordelais a

rencontré une Marseillaise. Vous connaissez la suite.

- Je suis content que tu m'aies parlé. Appelle ma fille, pour qu'elle remonte. Au moins que je puisse voir mes petits-enfants.

Les enfants et leur mère rentrèrent et se jetèrent au cou de leur grand-père. Alain remarqua les fusils de son père et de son grand frère.

- Grand-père, les policiers qui ont fouillé chez les gens c'était pour récupérer les armes ?

- Oui, mais rassure-toi. Je récupère celles-là pour la forme. Je suis sûr que ton père n'y est pour rien.

- Il était au boulot.

- Oui, tu as raison.

- Et puis il n'aurait pas pris le risque de m'atteindre.

- Tu y as réfléchi on dirait.

- Oui d'ailleurs, est-ce que vous avez fouillé aussi les caves et les conduits des poubelles.

- Oui bien sûr. Tu ferais un bon policier.

- Et les dépôts d'armes, vous les avez fouillés.

- Les quoi ?

- Les dépôts d'armes de la Deuxième Guerre mondiale. Il y en a au moins deux. Je pensais que tu le savais grand-père. Tu as fait la guerre ici.

- Explique-moi.

- Tu sais qu'il y a des grottes ?

- Oui, on s'en servait pendant la guerre.

- Au sud, en dessous de l'école catholique, il y a une grotte avec une porte blindée. Celle-là je ne sais pas ce qu'il y a dedans.

- Celle-là ?

- Oui, la deuxième est à la limite de l'Hermitage (quartier situé entre la Viste et saint Antoine). Quand on est sur l'autoroute, on voit l'Église creusée dans la falaise où vécut saint Cassien l'Hermite.

- Dis-moi, tu es calé en histoire de Marseille.

- Oui, je tiens ça de toi grand-père. Un jour que je faisais des fouilles à cet endroit ...

- Des fouilles ?

- Oui, on y a déjà trouvé des dents de mammouths là-bas. Tu imagines si je pouvais trouver une dent de mammouth, bref, j'ai trouvé une grotte qui était cachée par la végétation. Là aussi, il y avait une porte blindée,

mais elle était ouverte. J'y suis rentré et j'ai vu des armes et même des caisses de grenades. Je n'ai touché à rien, car j'ai pensé que cela pouvait être dangereux. J'y suis retourné le lendemain et elle était fermée. J'ai donc pensé que les autorités d'ici avaient fait le nécessaire pour mettre les lieux en sécurité. J'ai quand même fouillé les alentours et j'ai trouvé un colt 45.

- Et il est où ?

- Je l'ai enterré au même endroit.

- Et tu n'as rien dit à ton père ?

- Non, on n'a pas le droit de s'éloigner.

S'il avait su cela, j'aurais pris une rouste.

- Voilà à quoi ça mène d'être trop sévère, dit César à Guy. Les enfants ne se confient pas.

- J'élève mes enfants comme je le veux.

- Oui, mais pour cette fois tu ne puniras pas Alain, car grâce à lui on va peut-être mettre la main sur des armes de guerre. Je peux te prendre ton fils ?

- Je viens avec vous.

César appela Baptisti et lui demanda de le rejoindre au pied de la tour trois.

Alain conduisit les trois adultes en direction de la chapelle de l'Hermitte saint Cassien. Si celle-ci était en effet visible de l'autoroute, personne ne connaissait le chemin pour y aller, car elle était entourée par les anciennes murailles du château des Aygalades.

Alain s'enfonça dans des fourrés difficilement pénétrables par les adultes et franchit la muraille à un endroit où elle s'était

légèrement écroulée. Guy aida César, car il fallait se laisser descendre sur quelques mètres. À partir de là, Guy et César découvrirent un endroit qu'ils n'auraient jamais pensé voir ici. Ce fut d'ailleurs le même émerveillement qu'avait connu Alain la première fois qu'il était venu ici.

Entre l'autoroute et la tour trois, il y avait un espace vert qui était composé essentiellement de garrigue, séchée six mois dans l'année. Seul un magnifique cèdre bleu du Liban offrait un peu d'ombre. Mais il y avait cette rivière, l'Aygalade aussi appelé le Biaou qui bordait le château. À l'intérieur des anciens remparts, une cascade formée par le ruisseau créait un brouillard permanent. C'est ainsi qu'à cet endroit avait poussé une végétation

lacustre. Des arums se disputaient les lieux avec des iris d'eau et la terre était spongieuse.

Un chemin apparut qui montait le long de la falaise surmontant l'autoroute et dans un méandre, ils aperçurent la chapelle taillée dans une grotte.

- Je comprends pourquoi tu as été attiré par cet endroit dit César. Si on excepte le bruit de l'autoroute, c'est un havre de paix exceptionnel.

- Vous savez que sainte Marie Madeleine a dormi ici ? Enfin c'est ce qu'on dit, mais on sent une présence en ce lieu. En fait l'autoroute est un avantage, car personne ne regarde dans cette direction et le bruit t'isole totalement. Quand je viens, j'en profite pour travailler l'opéra.

- Ah oui ? Tu chantes de l'opéra.

- Oui, grand-père, je maîtrise déjà la Tosca et je travaille la Bohème de Puccini.

- Rien que ça ? Tu sais que dans la bohème le ténor pousse un contre-ut.

- Oui, c'est justement ça que je travaille. J'y suis presque.

- J'ai l'impression que ce n'est pas mon fils qui est là, dit le père

- Sans commentaires, répondit César.

- On va voir la cache d'arme ? dit Alain.

- Oui, je reviendrais une autre fois pour visiter l'église ; répondit César.

- J'ai trouvé des ex-voto pendant mes fouilles, et c'est marrant qu'il y a des noms de famille qui existent toujours.

- Tu es surprenant.

Alain poussa encore un bosquet et une lourde porte en acier se dévoila. Elle était

fermée par un cadenas qui ne semblait pas vieux. Baptisti essaya de l'ouvrir.

- Merde commissaire, vous auriez dû me dire d'emporter une pince monseigneur ou un pied de biche.

- Ah les jeunes, dit César en sortant de sa poche son sésame.

Il crocheta le cadenas et la porte s'ouvrit. Alain s'émerveilla de la dextérité de son grand-père.

- On vous apprend de drôles de chose dans la police, dit Guy.

- Tu crois qu'il n'y a que les voyous qui savent ouvrir un cadenas ? Attendez là, dit César à Guy et Alain.

Baptisti et lui entrèrent. Baptisti avait quand même une lampe de poche et ils trouvèrent un stock de fusils Mauser, des caisses

de munitions et de grenades. Vu la disposition des armes et les traces au sol, il était évident que certains fusils avaient disparu.

- Tu as ton talkie ?

- Oui qui voulez-vous appeler ?

- Regarde en face.

De l'autre côté de l'autoroute, il y avait la gendarmerie des Aygalades. César appela le commissariat qui réussit péniblement à expliquer aux gendarmes où il était et ce qu'il voulait.

- Alain, dis-moi il n'y a que cet accès pour arriver là ?

- Oui, grand-père, j'ai essayé une fois de repartir par le nord, c'est impossible.

- Ok, on referme et on retourne au trente-huit. Mais d'abord, montre-nous le colt 45.

Au niveau des remparts, César s'arrêta.

- Baptisti tu restes ici. Les gendarmes vont te rejoindre. Tu vois avec eux, je veux que cette nuit les armes soient déménagées et qu'une surveillance permanente soit mise en place. Nous ignorions l'existence de cette cache donc ce n'est pas la mairie qui a mis ce cadenas. Il faut que l'on prenne celui qui a fait ça, la main dans le sac.

- Vous pensez que c'est lié avec le meurtre de Bruno ?

- Tu as vu des Mausers ?

- Oui.

- Tu crois aux coïncidences ?

Ils allèrent également visiter la grotte du sud. Ils traversèrent la cité. Il y avait une

troisième sortie, mais celle-là ne pouvait se prendre qu'à pied. Ils prirent un chemin qui menait à une école privée catholique. Avant le portail de l'école, Alain bifurqua sur la droite et descendit le long de la falaise. Le sentier n'avait visiblement que très rarement été emprunté. La broussaille poussait entre les cailloux rendant la marche pénible.

César s'arrêta une minute et observa les environs. Contrairement à la grotte précédente parfaitement hors de vue, ce cheminement était visible depuis la route nationale et les maisons la bordant.

Ils passèrent devant une première grotte qui ne recelait que des débris et un cercle de pierre qui avait servi il y a bien longtemps à abriter un feu de bois. César l'examina quand

même, bien que cela ait été un miracle s'il y avait trouvé une arme.

Cent mètres plus loin, ils aperçurent une autre porte blindée. Alain n'avait pas menti. Le cadenas était rouillé et César ne réussit pas à le crocheter.

- C'est maintenant que je vais vous montrer comment on fait sur un chantier quand les ouvriers ont oublié les clefs du cadenas ; dit Guy Lemeunier.

Il retourna dans la grotte précédente, ramassa une barre de fer et une grosse pierre du foyer.

- Pouvez-vous maintenir cette barre sur le cadenas ? demanda-t-il à son beau-père. Il faut que la barre prenne appui sur la partie du cadenas où l'anse rentre dans le corps. Tenez le bien et faites gaffe à vous.

Guy assena un coup violent de haut en bas sur la barre de fer et le cadenas céda. César sursauta.

Ils entrèrent tous dans la grotte. Elle était vide. L'humidité avait verdi la roche et le sol était trempé. On n'y voyait aucune marque de la présence d'une caisse ou d'un râtelier d'armes et aucune trace de pas n'était visible. Non, ce dépôt d'armes était certainement vide depuis la libération.

À la nuit tombée, les gendarmes investirent le dépôt d'armes et en sortirent les Mausers. Le plus vieux d'entre eux s'adressa au capitaine.

- Mon capitaine, il est hors de question que nous déplacions les caisses de grenade. Elles peuvent exploser au moindre choc.

- Vous êtes sûr ?

- Regardez ; il montra une des caisses ; vous voyez ces traces gluantes ? La TNT qui compose la charge se dégrade avec le temps et se liquéfie. Ce liquide est aussi instable que la nitroglycérine.

- Ok, on stoppe tout, je retourne à la caserne et j'appelle le commissaire Montagni.

César était chez lui, mais ne dormait pas. Il détestait quand ses hommes étaient dehors, prenaient des risques et qu'il n'était pas avec eux. Le téléphone sonna, il décrocha avant que la sonnerie ne réveille son épouse.

- Oui, commissaire Montagni.

- Ici le capitaine Dauvergne. Nous ne pouvons pas déplacer les grenades, elles sont trop instables. Il faut que les démineurs de la sécurité civile s'en chargent. Je vous laisse appeler le préfet.

- Je m'en charge.

Il appela le cabinet du préfet et eut toutes les difficultés à faire comprendre à ses sbires qu'il fallait le réveiller.

- Allo, monsieur le préfet ?

- Oui, Montagni qu'il y a-t-il de si important pour que vous me réveilliez ?

César lui expliqua la situation et lui demanda de mettre en œuvre la sécurité civile.

- Pas de problèmes, je m'en charge.

- Il faudra surement fermer l'autoroute.

- Il faudra qu'elle soit rouverte avant six heures.

- Cela ne dépendra pas de moi. Demandez aux démineurs de se mettre en relation avec le capitaine de la gendarmerie des Aygalades. Si vous pouviez faire un communiqué comme quoi une bombe de la Seconde Guerre a été découverte dans l'enceinte de la gendarmerie. Je ne veux pas que ceux qui ont pris des fusils dans cette cache sachent qu'on l'a trouvée.

- Ce sera fait. Faites au mieux Montagni.

- Bonne nuit, monsieur le préfet.

Sur les consignes du capitaine Dauvergne les démineurs intervinrent en toute discrétion avec des véhicules banalisés. Arrivés sur place ils commencèrent par creuser des puits et isolèrent les caisses une par une. Minutieusement, ils les ouvrirent et

constatèrent que c'était des grenades à manche Stielhandgranate Modèle 15 composées de cent soixante-dix grammes de TNT chacune. Elles étaient actionnées par un allumeur à traction à l'arrière du manche en bois.

Le bois était pourri et plus aucune ficelle ne dépassait du détonateur. Délicatement le Major Renucci, le chef de détachement, ausculta une grenade et vit que le détonateur était également en poussière. Il en déduit que les grenades ne risquaient pas d'exploser sauf si on les jetait du haut d'une des tours.

Enfin, les gendarmes avaient eu raison de faire appel à eux. Si ces grenades avaient explosé, toutes les vitres à cent mètres à la ronde auraient éclaté et ils seraient morts ou gravement blessés. Il alla voir le capitaine.

- Capitaine, il n'y a pas de danger, mais vous avez bien fait de prendre toutes les précautions. Je n'ai pas envie, et vous non plus certainement de transporter ces caisses par le chemin que nous venons d'emprunter. Nous allons profiter que l'autoroute soit fermée pour y déplacer notre camion. Ensuite nous tendrons un câble jusqu'ici et ferons descendre les caisses grâce à une tyrolienne.

- C'est une excellente idée.

« Cette nuit, une bombe américaine a été désamorcée par la sécurité civile au niveau de la caserne de gendarmerie des Aygalades. L'autoroute A7 a été fermée une partie de la nuit », titrait le Provençal ce matin.

- C'est une bonne idée que vous avez eue, monsieur le commissaire. Faire croire à la découverte d'une bombe pour fermer l'autoroute et vider la cache d'armes.

- Vous avez fait l'inventaire ?

- Oui, il y avait quatre-vingts fusils Mauser et deux cents grenades.

- Où sont-ils.

- Les Mausers sont au laboratoire balistique de la PJ et les grenades vont être détruites au camp de Carpiagne.

- Bien, même si cela n'a rien à voir avec notre affaire, c'est autant d'armes qui ne circuleront pas.

- Qu'avez-vous fait du colt 45.

- Quel colt ?

- Ok, j'ai rien vu.

- T'inquiète, je vais le faire démilitarisé.

Mais il n'apparaîtra pas sur un rapport.

- Pas de problème pour moi commissaire.

- Qu'en est-il des armes que nous avons trouvées au trente-huit ?

- Pareil elles sont à la PJ. Mais nous savons qu'elles n'ont rien à voir dans la mort de Bruno. La balistique nous dira si elles sont impliquées dans une autre affaire. Nous avons convoqué le propriétaire de la Kalachnikov. Il est là. Vous voulez l'interroger ?

- Oui. Et ceux chez qui nous avons trouvé de la drogue et des bijoux ?

- Eux ils ont passé la nuit au poste. On les laisse mariner.

- Ok, je les verrais aussi.

- J'espère que les stups ne vont pas nous griller la politesse.

- Non, le directeur de la PJ a été clair. Nous avons la priorité. Où est Kalachnikov ?

- En salle d'interrogatoire.

- Que sait-on sur lui ?

- Gorguy Mienchuk, yougoslave, ancien légionnaire. Il dit avoir rapporté cette arme du Tchad.

- Ok, il est à moi.

César entra en salle d'interrogatoire. Mienchuk le regarda avec de la peur dans ses yeux.

- Rien fait, j'ai rien fait, monsieur l'inspecteur.

- Commissaire.

- Pardon ?

- Monsieur le commissaire. À la police c'est comme à l'armée nous tenons à nos grades. Mon grade à moi c'est commissaire. Vous ne parlez que quand je vous pose une question, c'est compris ?

- Oui.
- Oui, monsieur le commissaire.
- Oui, monsieur le commissaire.
- Si vous me mentez, je vous mets en prison et on vous renvoie en Yougoslavie.
- Non, si je retourne chez moi je serais exécuté pour être entré dans la légion.
- Alors, ne me mentez pas.
- Oui, monsieur le commissaire.
- Quel est votre métier ?
- Je suis maçon.
- Vous travaillez actuellement ?
- Oui.
- À votre compte ?
- Non, dans l'entreprise de monsieur Chauvet.
- Au Prado ?
- Oui.

Merde se dit César, ce con travaille avec mon beau-fils.

- Pourquoi aviez-vous une Kalachnikov chez vous ?

- C'est un souvenir.

- C'est illégal en France, vous le savez ?

- Oui, je sais. Je n'ai pas réfléchi. Quand je suis rentré du Tchad, j'ai mis l'arme dans mon paquetage. J'étais au 2<sup>o</sup> REP (régiment étranger parachutiste) à Calvi. Nous n'étions jamais fouillés.

- D'autres légionnaires ont ramené des armes ?

- Oui, bien sûr.

- Vous avez les noms ?

- Non, je ne peux pas. Je ne donnerais jamais les noms de mes camarades. La légion est notre famille. On ne dénonce pas les membres de sa famille.

- Vous savez qu'un enfant a été tué ?

- Oui, je lis les journaux et le fils de mon chef était au stade avec le pauvre gamin.

- Nous savons que la balle qui a tué le gosse était de calibre 7,62 ; mentit César. C'est peut-être une Kalachnikov qui l'a tué et vous refusez de me dire qui a une Kalachnikov ?

- Oui, je refuse.

- Je vais aller à Aubagne. Je saurais qui est rentré en même temps que vous et j'irai perquisitionner chez eux. Ne rien dire me fera perdre du temps sur l'enquête. Vous ne voulez pas que j'arrête celui qui a tué le gamin ?

- Oui, bien sûr. Mais je ne peux pas vous dire les noms.

- Alors tu vas rester en prison jusqu'à ce que j'aie fini les vérifications.

- Ce n'est pas grave. Il faudrait prévenir mon chef. Il habite à la tour trois.

- Je m'en occupe.

Le vendeur de drogue fut interrogé lui aussi par César.

- Quel est votre nom ?

- Jean Maroni.

- Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

- Oui.

- Nous avons trouvé cent grammes de cocaïne chez vous. J'imagine que ce n'était pas pour votre consommation personnelle ?

- Non, bien sûr. Je vends aux gamins du lycée nord et du collège de campagne l'évêque.

- Vous savez qu'un gamin a été tué hier ?

- Oui, je lis les journaux, mais je n'y suis pour rien.

- Vendiez-vous de la drogue à Bruno Mazzella ?

- Je ne connais pas les noms des gosses qui achètent la cocaïne.

- Tu crois que je vais me contenter de telles inepties ? Donne-moi une raison pour que je ne t'accuse pas de meurtre ?

- Écoutez, si vous voulez je peux vous donner les noms de ceux qui se chargent de la vente devant les écoles.

- Et aussi, les noms de ceux qui te livrent.

- Vous rigolez ? Si je fais ça, je suis mort.

- Et si je t'envoie aux Baumettes avec l'accusation de meurtre d'un gamin, qu'est-ce que tu crois qu'ils vont de faire tes colocataires. Peut-être qu'ils vont te butter, mais tu leur serviras de pute avant.

- Ok, ok, je vous dis ce que vous voulez savoir, mais je n'ai pas tué ce gosse.

- Baptisti, tu prends sa déposition, ensuite tu appelles les stupés.

Montagni téléphona une nouvelle fois au préfet.

- Commissaire, félicitation pour cette nuit. Je viens de lire le rapport de la sécurité civile. Grâce à vous cinquante kilos de TNT ne serviront pas à fracturer un coffre. Mais vous ne m'avez pas appelé pour cela ?

- J'ai encore un service à vous demander.

- Tout ce que vous voulez.

- J'ai arrêté un ancien légionnaire qui avait une Kalachnikov chez lui. On sait que ce n'est pas l'arme du crime, mais j'ai appris que d'autres légionnaires ont rapporté un souvenir d'Afrique.

- Pourquoi avez-vous besoin de moi ?

- Je vais me rendre à Aubagne pour avoir les noms des compagnons de mon légionnaire. Je souhaiterais que vous appeliez le chef de corps du premier régiment étranger pour qu'ils m'apportent leur concours.

- Ils ne vont pas aimer.

- Je sais, c'est pour ça que j'ai besoin de votre soutien.

- Je vais leur mettre la pression, mais allez-y mollo.

- Un gant de velours, monsieur le préfet, un gant de velours.

En sortant du commissariat, César passa à l'armurerie voisine.

- César, que me vaut ta visite ? demanda Louis Focardi, l'armurier. Louis avait été

dans la résistance avec César. Ils se connaissent depuis l'école communale.

- J'ai besoin d'un service.

- Ne me dis pas que l'arme qui a tué ce gamin vient de mon magasin ?

- Non, rassure-toi. J'ai là un jouet.

César sortit le colt 45.

- Joli jouet. Les pruneaux qui en sortent ne sont pas digérables, sinon, oui c'est un beau jouet.

- Je voudrais que tu me le nettoies et que tu le démilitarises. C'est un cadeau pour mon petit-fils.

- Encore un gamin qui a trouvé une arme de guerre.

- Encore ?

- Et oui, César. Ce n'est pas le premier que je voie.

- Et tu n'as jamais jugé bon de me le dire.

- Les armes qui passent par mes mains ressortent inoffensives. Si je dénonce les gamins, ils ne viendront plus me voir.

- Tu as raison alors. Bien entendu, pas la peine de faire une déclaration à la préfecture.

- Pourquoi, il y a quelque chose à déclarer ?

César se rendit à Aubagne où étaient gérés les militaires de la Légion étrangère. Mais avant cela il passa chez lui pour revêtir son uniforme de commissaire où étaient accrochées une Légion d'honneur et la médaille de la résistance française.

Arrivé à la caserne du 1<sup>o</sup> REI, la sentinelle le salua, lui dit qu'il était attendu et lui indiqua la direction à prendre. Il se gara

devant l'état-major de la Légion étrangère. Il descendit et un adjudant-chef vint à sa rencontre. Voyant que Montagni avait la Légion d'honneur, il le salua.

- Monsieur le commissaire, le général vous attend.

César pensait rencontrer un colonel, c'était directement le général commandant la Légion étrangère qui allait le recevoir. Décidément, le préfet avait mis la bonne pression.

Le général Goupil le reçut dans son bureau. César le salua et le militaire lui rendit le salut.

- Monsieur le commissaire, c'est un grand honneur pour la Légion étrangère de recevoir un grand résistant.

- Oh, résistant suffira. Je n'ai fait que mon devoir comme des milliers d'autres.

- Que puis-je pour vous ? Le préfet a insisté pour que je vous apporte toute l'aide possible, mais ne m'a pas donné les détails ? Vous enquêtez sur l'assassinat de ce jeune garçon à la Viste ?

- Oui, mon général, mais avant de vous dire exactement ce que je souhaite, permettez-moi de vous exposer les faits.

- Bien sûr, vous prendrez un café ?

- Volontiers.

Le général se dirigea vers son bar et servit deux tasses ?

- Un alcool ?

- Non, c'est un cliché, mais je suis en service.

- Bien sûr, je vous écoute.

- Nous avons affaire à un meurtre compliqué. Nous n'avons aucune piste concernant celui ou ceux qui ont fait cela.

- Ce n'est pas lié au viol qui a eu lieu il y a six mois ?

- Je suis sûr que non, néanmoins, nous vérifions les alibis et antécédents de tous les protagonistes de cette affaire.

- Alors quel est le lien avec la légion ?

- J'ai fait perquisitionner tous les appartements de la cité ...

- Tous ?

- Oui.

- C'est courageux.

- Il s'agit de la mort d'un gosse. Donc nous avons trouvé une AK47 chez Gorguy Mienchuk, ancien caporal au 2° REP. Il nous a avoué avoir rapporté cette arme du Tchad. Mais il nous a surtout dit que d'autres légionnaires en avaient rapporté aussi. Alors, même si je sais que cette arme n'a pas tué ce gosse,

je ne peux pas me permettre de laisser des armes de guerre en circulation à Marseille.

- Je comprends. Sachez que chez nous il n'y a pas d'anciens légionnaires, mais des légionnaires. Qu'attendez-vous de nous ?

- Mienchuk a refusé de nous donner les noms de ses camarades ayant ramené une arme. Je respecte cela, ce sont ses frères d'armes. Néanmoins, un ancien militaire est par définition un civil, il tombe donc sous ma juridiction. Je voudrais que vos services me donnent la liste des camarades du caporal, vivant en France.

- Je n'aime pas cela, commissaire. Ce sont mes frères d'arme aussi. Ici, je ne suis pas général, je suis légionnaire.

- Vous êtes un représentant de la puissance publique, au même titre que moi, et dans l'obligation de dénoncer un acte illégal.

Faire entrer une arme de guerre sur le sol français est illégal.

- Je comprends bien sûr et je vous garantis que tout sera mis en œuvre pour que ces armes soient récupérées.

- Mon général, comment saurez-vous si une de ces armes a été utilisée dans le cadre d'une affaire ? Coupons la poire en deux, si ces hommes sont encore en service, je vous laisse gérer, s'ils sont civils, nous perquisitionnerons chez eux. Je vous donne ma parole que vos hommes ne seront pas inquiétés si les armes sont propres et si elles ne le sont pas, le nom de la Légion étrangère n'apparaîtra pas dans mon rapport.

- Cela me paraît honnête. J'ai moi aussi un service à vous demander. Le caporal Mienchuk a utilisé son droit à un coup de téléphone pour nous appeler. Il craint de perdre

son emploi. Il nous a demandé d'intervenir pour que son chef de chantier sache qu'il est retenu par vous et qu'il est innocent. Pouvez-vous faire quelque chose ? Je ne suis pas sûr que si j'appelle moi-même cet homme, il ne me raccroche pas au nez.

- Je vais vous rendre ce service, mais sans aucun mérite. Non seulement Mienchuk est innocent, mais son chef de chantier est, comment vous avez dit déjà, il n'y a pas d'anciens légionnaires? Alors, il est commando Hubert.

- Comment savez-vous cela ? Les dossiers de ces gens-là sont classés secret défense.

- Il a épousé ma fille.

- Les hasards de la vie. Mes services administratifs vont vous préparer la liste. Que

diriez-vous de visiter le musée de la Légion étrangère ?

- Cela fait longtemps que j'en rêve.

César récupéra la liste. Sur la centaine d'hommes qui composait la compagnie du 2<sup>o</sup> REP en mission au Tchad en 1974, seuls cinq étaient civils et vivaient dans la région. Dès demain ils recevraient la visite de la police pour une perquisition en règle. Il n'avait pas osé demander au général de ne pas prévenir leurs compagnons d'arme.

Une surveillance discrète fut mise en place sur le dépôt d'armes de l'armée allemande. Comme il n'y avait qu'un seul chemin et que les fenêtres de la tour trois donnaient sur celui-ci, Montagni réquisitionna le studio

vide à côté de chez ses petits-enfants. Comme cela, les agents affectés à la protection du petit Alain pouvaient aussi participer à la surveillance quand le gamin était chez lui.

César était persuadé que personne n'aurait remonté la rivière Aygalade, le débit était trop important à cet endroit-là du fait de la chute d'eau. Malgré cela, la gendarmerie ayant une vue directe sur la grotte, ils installèrent eux aussi un poste d'observation. Il exigea que policiers et gendarmes aient un même poste radio pour communiquer. Encore une fois, il ne pensait pas que quiconque aurait traversé l'autoroute à pied, mais il ne fallait négliger aucune hypothèse.

Berton prit la première nuit de veille. L'éclairage sur l'autoroute permettait de voir

quasiment comme en plein jour. En plus, des policiers en civil patrouillaient en permanence dans la cité, car le commissaire craignait des règlements de compte. Ses consignes étaient claires si quelqu'un se rendait à la grotte, il ne fallait surtout pas l'arrêter, mais le filer.

Le lendemain Baptisti commença les perquisitions chez les légionnaires. Le premier habitait non loin de Puylobier où se situait la maison de retraite de la Légion étrangère.

Tel un bon père de famille la légion s'occupait de ses vieux. Les anciens qui n'avaient pas de famille et pas de maison pouvaient goûter une vie paisible au pied de la sainte Victoire. Ils reversaient leur maigre retraite à

l'institution et ceux qui pouvaient, travaillaient dans les vignes. Les recettes de la vente du vin, renommé dans la région, couvraient les frais d'entretien. Il faut dire que tous les mess des régiments de légion achetaient leur vin à Puyloubier. Si l'on rajoutait les dons, la résidence avait largement de quoi vivre. Plusieurs anciens légionnaires comme le sergent Felden, donnaient eux aussi de leur temps pour l'entretien des bâtiments et des vignes. C'était ça la famille.

Baptisti arriva donc chez Felden à Trets, un village provençal typique. Accompagnés des gendarmes du coin, ils trouvèrent l'ancien sergent dans son jardin. Les gendarmes le connaissaient bien, car c'était un excellent plombier. Il les accueillit avec le sourire. Baptisti lui expliqua la raison de sa venue. Soit il

donnait de lui-même la Kalachnikov, soit sa maison serait fouillée. Felden rigola et montra son arme. Il l'avait faite démilitariser et encadrer. Ce n'était pour lui qu'un souvenir. Les gendarmes prirent quand même l'arme pour les vérifications d'usage. Il s'avéra qu'elle était dûment déclarée.

Le deuxième légionnaire donna plus de fil à retordre. À Saint-Zacharie, un malabar d'origine polonaise, sou comme lui-même, les menaça avec un couteau. En bon corse, Baptisti le désarma et il fut emmené en salle de dégrisement. Ils trouvèrent l'arme dans le garage sous un tas de ferraille. Elle était tellement rouillée qu'ils étaient sûrs qu'elle n'avait pas servi depuis l'Afrique.

Le troisième et le quatrième ne firent aucun problème.

Le cinquième habitait le quartier de frais vallon dans le treizième arrondissement. Quand Baptisti sonna à la porte de son appartement et qu'il déclina sa fonction, ils furent accueillis par un tir de fusil à pompe à travers la porte. Un gardien de la paix du commissariat de la Rose fut blessé. Baptisti dégaina son arme et tira à travers le trou fait dans la porte en contreplaqué. Comme au bout d'une minute plus rien ne se passait, ils enfoncèrent la porte et entrèrent avec précaution. Le légionnaire gisait blessé d'une balle dans le ventre. Ils appelèrent une ambulance qui le conduisit à l'hôpital militaire de Laveran. La fouille de l'appartement ne donna rien. S'il y avait eu une Kalachnikov, elle avait disparu.

- Tu m'emmerdes, Baptisti ; hurla le commissaire Montagni. Je t'avais dit d'y aller mollo. Et toi tu fais quoi ? Le cow-boy.

- Sinon je vais bien, monsieur le commissaire. Je vous rappelle que c'est lui qui a ouvert le feu en premier.

- Oui, bon. Quand pourrons-nous questionner le légionnaire ? Il s'appelle comment d'ailleurs ?

- Vassili Groutchkov, un Russe. Les toubibs disent qu'il va s'en sortir. Il sera dans le coaltar pendant au moins trois jours, après cela on pourra l'interroger. Je m'en chargeais si vous voulez.

- Ah non, je le ferais.

- Il n'y avait pas d'armes de guerre chez lui, mais non avons trouvé un carnet avec des

noms et des numéros de téléphone. J'ai donné tout ça au commissaire Beaumont.

- Tu as bien fait.

Au bout d'une semaine, le procureur de Marseille décida de faire une reconstitution. Les enfants et l'entraîneur avaient été convoqués sur le stade. Chacun se mit à l'endroit où il pensait être au moment où les balles avaient commencé à tomber.

Les gamins étaient stressés, car leur présence ici leur rappelait le corps de Bruno baignant dans son sang. Christian se plaça au niveau du poteau de corner gauche, Alain sur la ligne de but et les autres dans la surface de réparation. Ils étaient amorphes et ne se souvenaient pas qui chacun avait à sa droite et à

sa gauche. Ils discutaient entre eux et ne pouvaient se mettre d'accord.

Au bout de cinq minutes, le procureur perdit patience.

- Ce n'est quand même pas compliqué. Vous travaillez souvent les corners, monsieur l'entraîneur ?

- Oui, bien sûr, mais chacun se place en fonction de la place de Bruno. C'était lui le meneur. Vu qu'il n'est pas là, les autres ne savent pas où se mettre. Et puis, ce sont des gosses, vous n'avez pas le droit de leur mettre la pression comme ça.

- Vous ne voulez pas que l'on résolve cette affaire ?

César alla voir Alain.

- Je sais que tu as une mémoire visuelle exceptionnelle, alors ne penses-tu pas que Carnus aurait repéré la place de chacun, et surtout du buteur.

Alain ferma les yeux.

- Tiens-moi la main, grand-père.

Toujours les yeux fermés, il se rendit à l'endroit où se situait Bruno, Christian confirma, et chacun se mit à sa place.

Le photographe de la PJ refit un panorama complet à partir de la place de Bruno, puis des quatre points cardinaux.

Le procureur remercia chacun et sonna la fin de la reconstitution.

Aujourd'hui c'était l'anniversaire de Ghyslaine Joly, une des amies d'Alain.

Comme l'avait dit son grand-père, Alain n'avait pas d'amis masculins au sein de la cité, mais que des amies. Quand on voit la mentalité des garçons avec lesquels il avait été à l'école communale, ce n'était pas étonnant.

Ghyslaine avait trois ans de moins qu'Alain et comme Manon elle était d'une beauté étonnante pour son âge. Et que dire de Chantal. Chantal et Ghyslaine étaient inséparables comme deux sœurs jumelles. Chantal, comment vous dire. Sa beauté à elle était irréelle. Si Ghyslaine avait la beauté d'une tigresse, celle de Chantal s'apparentait plus à une jument andalouse.

L'une était tout en force et l'autre en finesse. L'une était racée et l'autre ciselée. Mais pour Alain c'étaient les sœurs qu'il n'avait jamais eues. Il les aimait comme un frère et comme un frère il aurait tué quiconque leur

aurait fait du mal. Car Alain, sous une apparence fragile était d'une froideur glaciale quand il s'agissait de se faire respecter et encore plus de protéger les êtres qui lui étaient chers.

Un jour son père, lui l'ancien commando marine, avait dit à ses trois fils que le seul qu'il craignait c'était Alain, car il était froid. Malgré cela, Alain était chaleureux envers ses sœurs et envers Lucie.

Lucie, elle il ne la considérait pas comme sa sœur, mais comme son âme sœur. Autant Ghyslaine et Chantal étaient brunes, autant Lucie était blonde. Les premières avaient les yeux foncés, Lucie avait les yeux bleus. Lucie n'était pas un canon de beauté non, elle était comme Alain aurait créé la femme parfaite s'il avait pu le faire. Enfin Lucie avait le même âge qu'Alain.

Alain aimait Lucie, mais pas comme une sœur. Et si tout le monde le savait au trente-huit, il n'avait jamais eu le courage de le lui dire en face. Alain savait par Chantal et Ghyslaine que Lucie avait des sentiments pour lui, mais il ne se considérait pas assez bien pour elle. Car si Alain n'avait peur de rien, il n'avait pas confiance en lui et surtout pas avec les filles.

Alain avait été un enfant obèse. Son surnom quand il était petit était bouboule. À l'adolescence il avait maigri. Lui l'asthmatique s'était mis au sport. Lui le chétif était rentré dans l'équipe de rugby du lycée jusqu'au jour où il s'aperçut qu'il était doué dans des cages de foot.

Mais Alain n'était jamais sorti avec une fille et contrairement à ce que croyait son

père, il s'intéressait aux filles. Enfin, à une fille, Lucie. Aujourd'hui Ghyslaine faisait une boum, sa première boum. Alain prit le taureau par les cornes juste avant midi et le moment où ils se sépareraient pour aller déjeuner. Il alla trouver Lucie et lui demanda si elle voulait sortir avec lui.

- Je veux bien sortir avec toi, mais je ne veux pas me retrouver avec un enfant sur les bras ; lui a-t-elle répondu.

Alain fut abasourdi.

- Je veux sortir avec toi, pas coucher avec toi. Alors c'est oui ?

- Oui.

Alain fut fou de joie et courut vers l'entrée de la tour trois pour monter chez lui. Ghyslaine et Chantal qui avaient regardé cela

de loin, voyant le sourire d'Alain lui demandèrent :

- Alors c'est oui ?

- Oui.

À quatorze heures, ils se rejoignirent tous chez Ghyslaine. Alain lui offrit son cadeau d'anniversaire, le dernier album de Police, car elle adorait ce groupe. La fête commença.

Les parents de Ghyslaine étaient présents, mais se faisaient discrets. Alain regardait son amie. Comme elle avait grandi depuis la première fois où il l'avait vu. Il avait trois ans et pourtant il s'en souvenait comme si c'était hier.

Ghyslaine venait de naître et sa mère bavardait avec les autres mamans sous les acacias devant la tour. Curieux, déjà à trois ans,

Alain s'approcha de la poussette de Ghyslaine.

Un bébé à la peau blanche et aux cheveux noirs le regarda avec des yeux de jais. Alain n'avait jamais rien vu de plus beau de sa courte vie et encore aujourd'hui rien n'a jamais égalé cette beauté diaphane.

Alain mourait d'envie de prendre Lucie dans ses bras, mais ne savait pas comment faire. Chantal mit alors un slow et les poussa l'un contre l'autre. À partir de là, Alain était sur un nuage rose. Un nuage rose comme celui sur lequel dansaient Cloé et Colin dans « l'écume des jours » de Boris Vian. Un vrai nuage les isolant du monde. Alors il prit son courage à deux mains et se pencha pour l'embrasser.

- Non !

- Non ?

- Je ne veux pas !

- Mais ce matin tu m'as dit que tu voulais sortir avec moi.

- Je ne veux plus !

Le nuage rose devint noir. Alain ne voyait plus personne. Abasourdi il quitta la piste de danse et se mit à part du groupe. Madame Joly, la mère de Ghyslaine voyant cela vint le réconforter.

- Je voulais te dire quelque chose mon petit Alain. Tu es le meilleur ami de Ghyslaine et j'en suis ravi. Je sais que tu l'aimes beaucoup et que la protégeras toujours. Avec toi elle ne risque pas de se faire violer.

- Alain la regarda sans comprendre. Son monde venait de s'écrouler et cette mère lui parlait comme si tout allait bien.

- Tu sais, tu es le gendre rêvé. Tu comprends ce que je veux dire ? Tu es un ange Alain.

- Les anges, ça baise pas ; répondit-il et il s'en alla.

Il descendit les deux étages qui le séparaient de son appartement et rentra chez lui. Sa mère vit que quelque chose n'allait pas, mais ne dit rien. Il s'enferma dans sa chambre.

Il s'allongea sur son lit et pleura. Il ne comprenait pas. Quoi, merde, il était le premier de sa classe depuis le jour où il était rentré à la maternelle, n'avait jamais fait quoi que ce soit de mal et s'était toujours dévoué pour les autres.

Pourquoi, pourquoi Lucie l'avait-elle rejeté comme ça ? Si ce matin elle lui avait dit

non, il en serait resté là. Il n'était pas Christian ou un autre, il ne l'aurait jamais forcé. Mais là elle l'avait laissé espérer.

Au bout de cinq minutes il se leva, ouvrit la fenêtre du septième étage, monta sur le rebord. Sa mère arriva et le rattrapa avant qu'il ne saute. Elle ne le gronda pas, ne lui dit rien. Comme une maman, elle le prit dans ses bras et l'embrassa très fort. Elle avait compris.

Elle ne dit rien à son mari qui n'aurait pas compris. Elle le surveilla toute la soirée et dormit peu cette nuit-là. Alain non plus. Il sortit son télescope et observa les étoiles jusqu'à très très tard. Il avait juré à sa mère qu'il ne recommencerait pas et tenu parole.

Le lendemain elle téléphona à son père et lui expliqua ce qui s'était passé. Elle souhaitait qu'il prenne Alain avec lui au commissariat pour lui changer les idées.

- Cela tombe bien ; lui dit-il, j'ai justement besoin d'un interprète en russe.

Maryse ne chercha pas à comprendre. Son père était un grand-père exceptionnel et s'occuperait bien de son petit-fils.

César vint donc chercher Alain. Il l'embrassa comme jamais il ne l'avait fait.

- J'ai une mission pour toi mon grand.

Bizarre, d'habitude il l'appelait mon petit, car Alain était le plus jeune.

- Nous avons arrêté un ancien légionnaire qui avait en sa possession une Kalachnikov. Tu sais ce que c'est ?

- Oui, bien sûr, un fusil d'assaut soviétique. L'arme la plus répandue dans le monde.

- Bien sûr, tu le savais. Bref il ne parle pas bien le français. Je vais donc l'interroger. J'aurais un interprète, mais je n'ai aucune confiance en l'homme que l'on va m'assigner. Tu seras dans la pièce d'à côté, car je ne veux pas qu'il te voie et tu écouteras. À la fin, tu me diras si ses paroles auront été bien traduites. C'est dans tes cordes ?

- Oui grand-père. Avec joie.

Depuis toujours, Alain voulait devenir professeur de russe. À son entrée au lycée, il demanda à faire russe première langue. Or, cela n'existait pas en sixième. Le conseiller d'orientation lui conseilla donc de prendre allemand, car c'était une langue où il y avait des

déclinaisons comme en russe. En quatrième il put enfin prendre russe en deuxième langue. En seconde, il choisit de prendre la filière lettres, options langues et commença également l'espagnol.

En plus de ses cours normaux, il avait la chance d'avoir une lectrice en russe. Une fois par semaine, la secrétaire de direction de l'Aeroflot à Marseille, la société aéronautique soviétique, venait au lycée et apprenait aux volontaires, l'histoire, la géographie et la culture russe.

Depuis cette année elle emmenait ceux qui avaient le niveau suffisant au consulat soviétique à Marseille, deux fois par semaine, pour voir des films soviétiques. Déjà doué pour les langues, Alain fit des progrès spectaculaires en russe.

Son don pour les langues était directement lié avec celui pour le chant, il avait l'oreille parfaite. Il était immédiatement capable de restituer ce qu'il entendait. Si on rajoutait à cela qu'il avait une mémoire encyclopédique on comprenait mieux pourquoi il avait collectionné les premiers prix à l'école.

César emmena Alain à l'hôpital de la Lavéran et il fut placé dans un box contigu à celui où était retenu Vassili Groutchkov. La légion avait détaché le sergent Torez pour servir d'interprète.

- Bonjour, je suis le commissaire Montagni et voici le sergent Torez. Si vous ne comprenez pas bien ce que je dis, il pourra traduire.

- Он говорит по русский ? (il parle russe ?) demanda Vassili.

- Нет (Non) répondit Torez.

- (En russe) Il peut me faire des problèmes ?

- (En russe) Je ne crois pas, le général m'a dit qu'il ne te ferait pas d'ennui. Ils n'ont pas trouvé d'armes chez toi, alors tu nies tout. Tu ne parles pas du tout français ?

- (En russe) Oui, bien sûr, mais ce conard ne doit pas le savoir. Tu ne lui diras que je n'ai jamais eu d'armes chez moi. Je l'ai vendue cette satanée kalach.

Alain appuya sur la sonnette d'appel pour le personnel soignant. Une infirmière arriva et fut surprise de voir un ado dans un box d'adulte.

- Que fais-tu là ?

- Il faut que vous alliez chercher le commissaire à coté je dois lui parler, c'est urgent.

César arriva.

- Que se passe-t-il ?

- L'interprète ne collaborera pas avec toi.

Il a dit que tu ne pouvais rien contre le russe. Il obéit à son général. Et le russe parle français, ils te roulent dans la farine. Il a dit qu'il a vendu sa Kalachnikov.

- César retourna dans le box et vira To-rez.

Il appuya sur le bandage du russe qui cria.

- Maintenant tu vas me dire ce que je veux savoir et en français. À qui as-tu vendu ton AK47 ?

- Je ne connais pas son nom. C'est un yougoslave, trafiquant de drogue, je peux vous donner son adresse.

- C'est lui qui est venu la chercher ou tu es allé chez lui ?

- Je suis allé chez lui.

- Il y avait d'autres armes ?

- Oui, j'ai vu des fusils de la Deuxième Guerre mondiale.

- Combien ?

- Je ne sais pas moi, quatre ou cinq, je n'ai pas compté.

- C'est quoi l'adresse ?

- La Bastide Neuve à La Treille.

Montagni sourit. Cet idiot ne semblait pas savoir que cette bastide était célèbre dans le monde entier. C'était là que Marcel Pagnol passait ses vacances quand il était enfant.

César récupéra son petit-fils. Il savait que cette bastide était la propriété de la famille Genêt qui la louait pour de courts séjours.

- Ça te plairait d'aller à la Bastide Neuve ?

- La Bastide Neuve de Marcel Pagnol ?

- Oui, celle-là.

- Rien ne me ferait plus plaisir.

- Ok, je t'y emmène, mais si je te dis de rester dans la voiture, tu restes et tu ne bouges pas. Compris ?

- Compris.

Montagni téléphona à Baptisti et lui dit de le rejoindre avec Berton et ils partirent en direction de la Valentine. Ensuite ils

bifurquèrent à gauche et traversèrent le quartier des Accates.

Alain éclata de rire.

- Pourquoi tu rigoles ?

- Les Accates, grand-père, les Accates.

- Oui, quoi les Accates ?

- Dans le Spountz, l'oncle de Fernandel est l'épicier des Accates. Tu sais, les anchois des tropiques, la mort tropicale de la famille Graziani, tout ça.

- Tu as lu le Spountz ?

- Oui, comme tous les autres livres de Pagnol.

- C'est bien Alain, mais à seize ans, j'avais d'autres priorités que de lire des livres.

- Tu veux dire quoi ?

- Toi, Alain, tu n'as pas quelque chose à me dire ?

- Maman t'a parlé ?

- Oui.

Alain se mua dans le silence.

- Tu sais ce que dit Jean Gabin ? Un grand-père c'est deux pères à la fois. Je t'aime Alain, je veux que tu me parles.

- Ne le prends pas mal, grand-père, mais j'aimerais bien avoir un seul père.

- Ça ne se passe pas bien avec ton père ?

- Ça ne se passe pas du tout. Que t'a dit maman ?

- Hier tu as voulu te jeter par la fenêtre. Pourquoi tu as fait ça ? C'est à cause de ton père?

- C'est un tout. Hier je me suis fait jeter par une fille avant même que notre relation commence.

- Si j'avais dû me foutre en l'air à chaque fois qu'une fille m'a largué.

- Je n'ai jamais eu de copine.

- Jamais ?

- Jamais. À qui veux-tu que j'en parle ? À Papa ? Quand il n'est pas bourré, c'est pour nous faire des reproches. Maman ? Elle a trop peur de Papa. Tu sais quand tu ne dois pas t'éloigner de la tour à plus de cent mètres, être à la maison à six heures tous les soirs pour servir le pastis à Papa, ça ne facilite pas les rapports humains, si tu vois ce que je veux dire.

- Excuse-moi, je n'avais jamais vu ton désarroi.

- Et maintenant Patrick est parti au 21<sup>o</sup> RIMA. Ne t'imagines pas une seconde que ce soit son choix. C'était la volonté de Papa. Marc veut se barrer de la maison, quant à moi, il rêve que je fasse une école de sous-officiers. Il projette sur nous son regret d'avoir

quitté l'armée comme simple matelot. Je pense même parfois qu'il en veut à maman. S'il ne l'avait pas connu, il se serait peut-être rengagé.

- Il tape ta mère ?

- Non, je ne le supporterais pas. Je le tuerais s'il le faisait.

- Ne dis pas ça.

- Trop tard

- On arrive. Tu m'attends dans la voiture.

César descendit et sonna à la porte des Génets. Un petit homme lui ouvrit.

- César, ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu.

Montagni avait été à l'école communale avec Marco Génét. Lui aussi avait été communiste, mais ils s'étaient perdus de vue à la scission du parti.

- Marco, c'est le commissaire qui vient te voir.

- Je me disais aussi, qu'est-ce qu'un suppo de Gaston Deferre vient faire chez un prolétaire comme moi ?

- Tu t'es trompé Marco, tu veux dire propriétaire.

- Très drôle, entre. Il y a quelqu'un avec toi dans la voiture.

- C'est mon petit-fils.

- Tu emmènes un gamin dans tes enquêtes ?

- Méfite toi que ce gamin ne te botte pas les fesses.

- Fais-le rentrer.

César alla chercher Alain et ils entrèrent dans sa maison.

- Alain, je te présente un ami d'enfance,  
Marco Genêt.

- Bonjour Monsieur.

- Bonjour Alain. Tu as quel âge ?

- Seize ans, monsieur.

- Laisse tomber les monsieur, je suis  
communiste.

- Bonjour camarade, ou devrais-je dire  
tavarich ?

- Je te préviens, il parle russe et fré-  
quente le consulat d'URSS. Au fait il parle al-  
lemand aussi. Je dis cela au cas où tu voudrais  
lui parler de tes copains nazis.

- Pas ça, César. Je n'ai jamais été collabo.  
Les schleus ont réquisitionné ma maison en  
quarante.

- Tu n'as jamais été résistant non plus.

- Tu m'as regardé ? Un mètre tente au garrot. J'ai été réformé pour mon service militaire.

- On t'aurait trouvé un petit fusil.

Alain rigola et les deux adultes en firent autant.

- Je suis content de te revoir César.

- Moi aussi Marco.

- Bon qu'est-ce qui t'amène ?

- Le mois dernier, tu as loué la Bastide Neuve à un Yougoslave. Est-ce que tu as son nom ?

- Oui, je tiens un registre pour les impôts. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il ne voulait pas me monter ses papiers. Je me disais bien qu'il n'était pas net.

- Mais l'argent n'a pas d'odeur.

- Tu ne vas pas recommencer. Tiens voilà... Yvan Stoikovitch, 301 rue Paradis à Marseille.

- Tu es un âne.

- Pourquoi ?

- La rue Paradis s'arrête au numéro 200.

- Comment veux-tu que je sache ça ?

- En sortant de chez toi de temps en temps. Est-ce que tu l'as loué depuis ?

- Non.

- Ok, donne-moi les clefs.

- Tu as un mandat ?

- J'enquête sur l'assassinat d'un gamin. Si je dois revenir avec un mandat, je te démonte ta Bastide brique par brique.

- L'affaire du trente-huit la Viste ?

- Oui. Mon petit-fils a vu mourir le petit Bruno, alors regarde-le dans les yeux et dis-lui que tu ne veux pas me donner les clefs.

- Tiens César.
- Je peux téléphoner ?
- Oui bien sûr.

- Beaumont ? C'est Montagni, rejoignez-moi à la Bastide Neuve à la Treille et emmenez avec vous l'identité.

- Vous savez que vous êtes censé me dire tout ce que vous faites.

- Où en est-on avec les parents ?

- Ils se téléphonent parfois pour dire que l'enquête n'avance pas.

- Pas un seul n'a quelque chose à se reprocher ?

- Des maitresses, à part ça rien.

- Des maris jaloux ?

- Non plus. Ils se cocufient les uns les autres. Seul Mazella est fidèle. Donc je ne pense pas qu'il faille chercher de ce côté.

- Bon, je vous attends.

Alain accompagna César à la bastide. Il lui demanda de ne rien toucher. Alain s'assit sur les marches du perron et s'imagina Marcel et Lili courant sous l'orage. Il était comme Marcel, il était amoureux des collines. Au moins, elles ne se refusaient pas, elles.

La PJ releva toutes les empreintes et fouilla la baraque dans ses moindres recoins. Ils trouvèrent un feuillet sur lequel étaient écrits des lignes en cyrillique.

- Commissaire, on a trouvé ça, mais c'est illisible. On dirait une liste de course.

César regarda et appela Alain.

- Tu peux me dire ce qui est écrit ? Ne touche pas le papier.

- Une Kalachnikov, trois Mausers, un Makarov. C'est un pistolet de l'armée soviétique, calibre neuf millimètres, chargeur de huit coups.

- C'est qui ce gosse ? demanda Beaumont.

- Mon petit-fils.

- Et vous l'emmenez avec vous ?

- J'ai l'impression qu'il vient de nous être utile. Alain parle cinq langues et il était sur le stade.

- Ok, c'est lui qui a trouvé la balle.

- Oui, et c'est lui qui a trouvé le dépôt d'armes et c'est grâce à lui si nous sommes ici en ce moment.

- N'empêche qu'il n'a rien à faire là. Et il faudra que vous m'expliquiez ce qu'on fout ici.

- Vous lirez mon rapport pendant que je lirais le vôtre. Bon si on a fini, on libère les lieux.

César remonta dans sa voiture avec Alain.

- Tu vas avoir des ennuis à cause de moi ?

- Non.

- Je peux te demander quelque chose ?

- Tout ce que tu veux.

- On pourrait aller voir le château de ma mère.

- Oui, bien sûr. Et la grotte du gros hibou, tu veux la voir aussi ?

- Oh oui, grand-père.

Ils passèrent l'après-midi ensemble et Alain souriait à nouveau. La grotte du gros hibou n'était qu'un trou dans la roche. C'était là que Marcel et Lili s'étaient réfugiés avant qu'un orage ne tombe. Quand ils s'aperçurent qu'un grand-duc se trouvait derrière eux, ils prirent peur de faire arracher les yeux et rentrèrent à la Bastide sous la pluie battante.

- Et maintenant ça peut commencer, hurla Alain imitant Lili qui disait à l'orage qu'il pouvait déverser ses trombes d'eau.

Grand-père et petit-fils riaient à gorge déployée. César fut heureux.

Le soir venu, César le ramena chez lui.

- Tu me promets de ne plus jamais faire de conneries ?

- Oui, grand-père, je te le promets.

- Tu sais, les filles qui ne s'intéressent pas à toi ont tort. Un jour tu rencontreras la bonne et ça se fera tout seul.

Alain serra fort son grand-père. César rentra chez lui, son rapport pouvait attendre, pas les spaghettis de Léontine.

Montagni fut à son bureau de très bonne heure. La surveillance du dépôt d'armes n'avait toujours rien donné. Il tapa son rapport sans impliquer Alain et téléphona au laboratoire de la PJ.

- Est-ce que les empreintes relevées à la Bastide Neuve ont donné quelque chose?

- Nous avons relevé trois empreintes différentes. Celles de Vassili Groutchkov l'ancien légionnaire et deux autres. Nous n'avons pas de nom, mais l'une d'elles a déjà été

relevée sur un règlement de compte à la rue Longue. Lié à un trafic de drogue apparemment.

- Quelle arme avait été utilisée ?

- Un Makarov.

Le téléphone sonna.

- César, c'est Louis.

- Bonjour monsieur le directeur.

- Je souhaiterais que tu passes me voir.

César se rendit à la PJ.

- Beaumont m'a raconté votre escapade à La Treille. Je ne savais pas que c'était dans le quinzième arrondissement.

- J'ai suivi la piste des Kalachnikovs.

- Je ne vois pas quel rapport il peut y avoir entre le meurtre du petit Bruno Mazella et un ancien légionnaire habitant à Frais Vallon.

- Tu es un flic à l'ancienne comme moi.

Quand on a une intuition, on la suit.

- Et que te dit ton intuition ?

- Dans la résistance, quand on voyait des Allemands passer sur une route on ne se demandait pas s'ils allaient aux fraises. On savait qu'on était visé.

- Où veux-tu en venir ?

- Bruno Mazella a été tué par une balle de Mauser. Dans la cache d'arme que l'on a trouvée . . .

- Grâce à ton petit-fils ;

- Oui, grâce à mon petit-fils. Dans ce dépôt d'armes donc il y avait des Mausers. À la Bastide Neuve il y avait une liste d'armes où figuraient des Mausers.

- Liste que ton petit fils a traduite.

- Oui et il a même traduit qu'il y avait un Makarov. Et une des empreintes a été trouvée

sur le lieu d'un règlement de compte fait avec un Makarov. Alors, ne me dis pas que ce sont des coïncidences.

- Et que ton petit fils soit là à chaque fois, c'était une coïncidence ?

- Ma fille m'avait demandé de m'occuper de lui.

- Et toi tu l'emmènes avec toi.

. Et j'ai bien fait à priori.

- À postérieur tu veux dire, car à priori il n'avait rien à foutre là.

- Mon gamin a tenté de se suicider. Tu voulais que je le laisse seul avec ses problèmes ?

- Je suis désolé César. C'est lié au meurtre ?

- Au meurtre et à autres choses de son âge. C'est un gamin surdoué, il a besoin d'être considéré.

- Bon, mais promets-moi de ne plus le trimbaler sur des scènes de crime.

- Je te le promets.

- Et la piste des parents, elle donne quoi.

- Que dalle. Tout le monde couche avec tout le monde. Seul le père de Bruno est fidèle.

- Oui, on a rarement tué quelqu'un parce qu'il ne couche pas avec sa femme. Encore moins son fils. Je te laisse suivre ton instinct.

- Je pense qu'il faudrait arrêter les patrouilles dans la cité si on veut que quelqu'un se rende à la cache d'arme. Il ne le fera pas s'il voit des policiers.

- Accepté, mais s'il y a encore un meurtre, tu en seras responsable.

- Évidemment. Bonne journée monsieur le directeur.

À Saint Louis, Montagni convoqua tous ses inspecteurs et Beaumont pour faire le point.

- Grâce au commissaire Beaumont ici présent, j'ai eu un entretien constructif avec le directeur de la PJ. Nous arrêtons la surveillance dans la cité, mais maintenons celle de la cache d'arme.

- Vous espérez que quelqu'un vienne prendre les fusils qu'il reste.

- C'est exactement cela. Beaumont, je veux que vous réexaminiez l'affaire du règlement de compte de la rue Longue. Ma main à couper que c'est le yougoslave de la Bastide Neuve qui a fait le coup, et je ne sais pas pourquoi, mais je pense que notre affaire est liée. Pas la peine d'en référer au directeur, je l'ai déjà fait. Bon, on est tous fatigués alors rentez

chez vous. Demain c'est l'enterrement de Bruno. Baptisti et Berton vous viendrez avec moi. Nous connaissons peu ou prou les visages des amis et des parents de Bruno. Alors il faudra observer attentivement. Parfois les assassins aiment bien venir aux obsèques.

- C'est tordu, commissaire.

- Et tuer un gosse de seize ans avec un Mauser, c'est pas tordu peut-être ? Allez barrez-vous ?

La petite église Saint Paul de la Viste ne pouvait contenir tous les gens qui étaient venus assister aux obsèques de Bruno Mazella. Il y avait la famille, les amis des parents, ceux de Bruno, les voisins, les compatissants et malheureusement l'inévitable cortège des curieux.

Les inspecteurs ne rentrèrent pas, mais César oui. Il ne croyait pas en Dieu, mais respectait toutes les religions. Certes il s'était marié à l'église, fait baptiser ses enfants, mais c'était uniquement dû à la tradition. Ses parents étaient Piémontais et ceux de Léontine des Provençaux pratiquants. Ils n'auraient pas compris qu'ils ne confient pas à Dieu leur union et encore moins à la Sainte Vierge, on était à Marseille.

Le prêtre commença par dire que la vie ne s'arrêtait pas à notre présence terrestre et que Bruno vivait aujourd'hui dans un monde meilleur. Mais surtout il parla de pardon. Ce curé ne mâchait pas ses mots. Il évoqua le viol de Manon et rappela que la famille Salviani avait pardonné à Bruno. À leur tour, les

parents de Bruno devraient apprendre à pardonner à l'assassin du meurtrier de leur enfant. Certes c'était dur à entendre, mais Jésus nous avait bien dit qu'il n'était pas venu sur terre pour rendre notre vie plus douce, mais au contraire pour nous contraindre à ce qui la rendait plus dure.

À son tour l'assassin devrait demander pardon s'il souhaitait accéder à la vie éternelle. Il regarda la foule et exhorta le meurtrier à avouer son geste.

« Si c'était aussi simple », pensa César. Jésus serait le meilleur commissaire du monde.

À la sortie de la cérémonie religieuse, les Salviani embrassèrent les Mazella qui avaient demandé que seule la famille assiste à l'inhumation.

La Viste n'avait pas de cimetière et celui des Aygalades, le plus proche, était trop petit. Aussi ce fut à Saint-Louis qu'eut lieu l'enterrement. César y assista de loin, tandis que Baptisti errait dans le cimetière et que Berton surveillait la route d'accès. Personne de louche ne fut repéré, mais s'ils ne l'avaient pas fait, ils auraient regretté.

Nous étions vendredi et le vendredi matin Alain avait cour de Français, Allemand, Russe et Espagnol. Il se demandait qui avait bien pu imaginer un tel emploi du temps. Généralement à midi il ne savait plus quelle langue il parlait.

Alain faisait les deux kilomètres de trajet entre chez lui et le lycée à pied, quatre fois par jour. Depuis que Montagni avait décidé de protéger les gamins qui étaient sur le stade le jour du meurtre, les policiers en civils se relayaient pour que ce ne soit jamais le même à chaque trajet. Heureusement, les autres allaient tous au même collège et s'ils ne faisaient pas le trajet ensemble, la surveillance se faisait par zones. Alain lui avait droit à son ange gardien personnel. En plus, il ne prenait jamais le même chemin et parfois il le faisait en courant. Ses suiveurs en avaient parlé au commissaire qui avait ri.

Les gardiens de la paix ne savaient pas qu'Alain était son petit-fils. César ne voulait pas qu'on lui reproche d'en faire plus pour lui.

Ce matin Alain passa par la tour un et sortit de la cité devant les ruines de la savonnerie Rouard. Il traversa la route nationale et descendit la côte de la Viste.

Au niveau du parc Brégante, il y avait un point de vue sensationnel. Alain s'arrêta une minute. C'est vrai qu'elle était belle la vue. De là, on pouvait admirer la mer depuis la Joliette jusqu'à l'Estaque, et la terre des collines de Marseille Veyre à celle de Notre Dame de la Garde. C'est ici qu'il avait aperçu le porte-avion américain USS Forrestal et la comète de Haley.

Bon, il fallait y aller. Il arriva à Saint Louis au niveau du boulevard Henry Beyle. Et oui, Stendal avait vécu ici. Il prit un petit raccourci à droite et arriva au niveau d'un passage sous-terrain qui débouchait au Lycée Nord.

Son ange gardien se dit que si Alain se retournait dans le passage, il s'apercevrait qu'il était suivi. Aussi adopta-t-il la technique la plus simple : se monter pour être invisible. Il le doubla et le précéda dans le tunnel.

À l'entrée du passage, un jeune à peine plus vieux qu'Alain sortit un couteau et le menaça à cinq mètres de lui.

- Donne-moi ton fric ou je te plante.

- Ok, ok, dit Alain, ne t'énerve pas, mon portemonnaie est dans mon cartable.

Le père d'Alain avait ses défauts, mais il avait une qualité il avait appris très tôt à ses fils à utiliser une arme à feu et un couteau.

Alain sortit un couteau de chasse avec un manche en corne de cerf. Repliée, la lame dépassait de dix centimètres pour désosser le

gibier et dépliée, elle faisait vingt centimètres, pour couper.

Froidement il se dit que cet abruti l'avait menacé de top loin pour pouvoir le maîtriser. Alain sortit son couteau et déplia la lame. Il était glacé et à chaque fois que cela lui arrivait il avait beau se dire qu'il fallait qu'il arrête, qu'il allait faire une connerie, il ne pouvait pas. Il détestait trop la malhonnêteté et les connards.

- Le premier qui plante l'autre ; dit Alain.

Le voleur hésita sur la conduite à tenir quand il fut agrippé par-derrière.

- Police, lâche ton arme.

Le policier lui fit une clef de bras et l'abruti lâcha son couteau.

Alain rangea le sien et resta à sa place.

- Tu es fou, tu aurais pu te faire tuer.

- Ces connards profitent de la peur. Je n'ai pas peur de mourir et ça, ça les dérouté.

- Bon, va au lycée et ne dis pas au commissaire que tu m'as vu.

- Vous ne le direz pas à mon grand-père ?

- Le commissaire est ton grand-père ?

- Oui.

- Alors ce sera notre secret.

En passant devant la baraque du vendeur de bonbons, il constata que la police était en train d'embarquer le propriétaire. Il ne pouvait pas savoir que c'était son grand-père qui avait signalé aux stupés que cet homme vendait de la drogue aux enfants.

Alain arriva au lycée et raconta à son ami Jean-Michel Martinez ce qui venait d'arriver. Il avait deux très bons amis au Lycée. Martinez, fils d'un immigré espagnol qui avait fui le Franquisme et Michel Agoyan un arménien dont la famille avait fui le massacre de son peuple par l'armée turque.

Il réalisa que depuis cinq ans qu'il était au lycée, son amitié avec eux n'avait jamais eu le moindre accro. Ce n'était pas le cas avec Ghyslaine, Chantal ou Lucie avec lesquelles il s'était plusieurs fois fâché. En clair, la seule vraie amitié pour un homme ne pouvait être que masculine.

Dans la même classe en sixième et en cinquième, ils s'étaient éloignés depuis la quatrième, car eux avaient pris la voix scientifique et Alain, la voix littéraire. Heureusement ils se retrouvaient en cours d'allemand.

Cette réflexion fit prendre à Alain une résolution.

Cette nuit-là, Baptisti assurait la surveillance depuis la tour trois. À deux heures du matin, une ombre descendit le chemin qui menait aux remparts du château des Aygalades. Elle s'engouffra dans la brèche. L'inspecteur appela la gendarmerie par radio et l'ombre se découpa dans les jumelles du gendarme en faction.

Yvan Stoikovitch ouvrit la cache d'arme. Montagni avait eu l'idée de faire remettre les caisses, pleines de cailloux, et des Mausers après que l'armurier ait bouché les canons avec une tige d'acier enfoncée à chaud, et scié les percuteurs. Si par malheur, le cueilleur

arrivait à échapper à la filature de ses inspecteurs, il ne pourrait pas utiliser ces fusils.

Quand Stoikovitch remonta à la cité avec quatre Mausers. Un complice et une voiture banalisée l'attendaient. Baptisti suivit une Renault douze verte qui les emmena vers le vallon Dol sur la chaîne de l'Étoile.

Le vallon Dol était la réserve d'eau potable de la ville de Marseille. Les installations de pompage se composaient de plusieurs petites baraques dont l'une servait de planque à Stoikovitch et son complice.

Baptisti arrêta sa voiture à un kilomètre. Le reflet de la lune sur le lac éclairait la zone comme en plein jour. Il appela les gendarmes qui prévinrent Montagni. Le commissaire mit le reste de la nuit à préparer l'arrestation des deux hommes, s'il n'y en avait que deux.

À six heures du matin, les accès au vallon Dol furent fermés. Il n'y avait qu'une route qui y menait donc une possibilité par l'est et une autre par l'ouest. La route depuis les Aygalades fut verrouillée par les gendarmes et celle de Saint Antoine par la police.

Au top, ils convergèrent au vallon Dol et investirent la planque. Ils y trouvèrent deux hommes en train de dormir, une Kalachnikov, un Makarov et six fusils Mausers. Cinq avaient le canon bouché et un non.

À huit heures, policiers et suspects étaient au commissariat de Saint Louis. Les armes furent convoyées en toute urgence à la PJ pour l'étude balistique du Makarov et du Mauser en état de marche. Montagni ne

voulut pas questionner les suspects avant d'avoir les résultats de la balistique. Beaumont entra dans son bureau.

- Monsieur le commissaire, vous aviez vu juste. Les empreintes trouvées dans l'affaire de la rue Longue correspondent avec celles de ce Stoikovitch.

À neuf heures, le rapport arriva. C'était positif, le Mauser retrouvé au vallon Dol était celui qui avait servi au meurtre de Bruno Mazzella. Les seules empreintes qui y ont été trouvées étaient celles de Stoikovitch.

César frappa du poing sur son bureau.

- Putain, on le tient.

Baptisti entra. Qu'est-ce qui se passe commissaire.

- Je veux voir tout le monde, tout de suite.

- Je peux finir mon café ?

- J'ai dit tout de suite, hurla Montagni.

Tout le personnel du commissariat se trouvait dans le hall ainsi que Beaumont et le capitaine Dauvergne.

- On a eu les résultats de la balistique. Le Mauser qu'on a récupéré ce matin est bien celui qui a tué le gosse. Alors on a fini de faire semblant et on passe la surmultiplier. Je vais personnellement interroger ces salopards. Commissaire Beaumont, avec le capitaine Dauvergne, vous me cherchez les empreintes dans tous les logements vides des trois tours. Du douzième au vingt et unième étage. Vous me vérifiez les alibis de tous les habitants qui

y vivent. S'il y a des Slaves, vous les embarquez.

- Cela peut être considéré comme une forme de racisme.

- Je m'en branle Beaumont. Cela vous pose un problème capitaine ?

- Négatif. Il faut parfois secouer la fourmilière.

- Et bien, secouez-la-moi. Un gamin est mort. Alors je veux le responsable. Baptisti tu restes avec moi pour cuisiner les yougo.

César et Baptisti entrèrent dans la salle d'interrogatoire. Stoikovitch les attendait depuis deux heures.

- Pourquoi suis-je ici et de quel droit vous nous avez emprisonnés ?

-

César lui mit une gifle aussi rapide que brutale. Baptisti fut surpris. Il n'avait jamais fait cela.

- Ça, c'est pour te faire comprendre qu'ici c'est moi qui pose les questions. Toi tu réponds. Si tu veux porter plainte, cela fera bien sur ta pierre tombale. « A pris une gifle pour avoir tué un enfant ».

- Quelle pierre tombale ?

- Bien que je ne sois pas d'accord, après que l'on t'ait guillotiné pour meurtre, il faudra bien qu'on t'enterre. Tu auras peut-être droit à deux cercueils. Un petit pour la tête et un grand pour le reste du corps.

- Je n'ai tué personne.

- On a déjà la preuve que tu as abattu un trafiquant de drogue à la rue Longue. Tu comprendras que je ne pleurerai pas pour la

mort d'une crevure. Mais tu as assassiné un gamin de quinze ans.

- Quoi, c'est quoi cette embrouille ? Je n'ai jamais tué un enfant ou une femme. J'ai un honneur.

- Tu as un honneur ? Trafic de drogue, d'armes, meurtre, tu appelles ça de l'honneur ? Si tu avais de l'honneur, tu avouerais.

- Oui, j'avoue. J'ai tué un de mes revendeurs qui m'avait arnaqué. Oui j'avoue, j'ai acheté et revendu des armes. Mais jamais je ne toucherais un gamin. C'est qui d'ailleurs ce gamin ? Il est mort où ?

- Il a été tué à la Viste. Tu ne lis pas les journaux ?

- Cette affaire du gosse mort sur un terrain de foot ? Pourquoi l'aurais-je tué ? Et pourquoi vous dites que c'est moi ?

- L'arme qui a servi à tuer ce gosse est un Mauser. Ça te dit quelque chose ?

- Oui, j'ai un Mauser, mais ça ne fait pas de moi le tueur. Vous savez combien de Mausers sont en circulation ?

- Grâce à toi qui revendais les fusils que tu récupérais dans la cache d'arme des Aygalades. Mais je te parle de ton Mauser, celui que nous avons récupéré dans ta planque. C'est celui-là qui a tué le gosse. Ou plutôt c'est toi, car seules tes empreintes sont dessus.

- C'est impossible, c'est un piège. Je n'ai jamais mis les pieds à la Viste.

- Tu te fous de ma gueule, hier tu es venu récupérer des armes.

- Mais je ne le connaissais pas ce gosse.

- Peut-être que ce n'est pas lui que tu visais ? Peut-être qu'un de ces gamins t'a vu au dépôt d'armes ?

- Je vous dis que ce n'est pas moi. Prouvez-le que c'est moi ?

- Tu es sourd ou quoi. On a la preuve. On a ton arme et tes empreintes dessus et on a une balle récupérée sur le terrain de foot.

- C'est impossible.

- Tu étais où le jour du meurtre ?

- J'étais dans la planque. J'attendais une livraison de drogue.

- Donne-nous le nom de ton livreur, je suis sûr qu'il confirmera qu'il t'a livré de la drogue ce jour-là au vallon Dol.

L'interrogatoire dura toute la journée durant laquelle Montagni et Baptisti se relayèrent. Parallèlement, son complice fut lui aussi interrogé. C'était le cousin de Stoikovitch. À l'heure où Bruno est mort, il déchargeait des camions au marché des Arnavaux.

On a vérifié. Yvan lui avait demandé de le conduire à la Viste hier soir, car il ne craignait que sa Mercedes soit trop visible.

Le relevé des empreintes dans les appartements vides ne donna rien. L'enquête sur les alibis des habitants était une impasse. Dans les appartements où l'homme ou la femme étaient présents, les fenêtres n'avaient pas de vues dégagées sur le stade.

Pasquale, Giuseppa et Manon Salviani étaient montés à Notre-Dame de la Garde. Ils espéraient un miracle. Depuis le viol, Manon n'avait pas prononcé un mot. Physiquement elle allait bien, elle mangeait normalement, mais n'avait plus souri non plus.

Elle n'était pas retournée au collège. Les parents ne l'avaient pas encouragé non plus. Ils craignaient trop les moqueries des autres enfants. Ils pouvaient se montrer horribles quand ils le voulaient. Elle suivait une scolarité à la maison, sans ardeur, mais sans rechigner non plus. En fait, elle était comme absente mentalement dans tout ce qu'elle faisait.

Ils commencèrent par visiter la chapelle. Richement décorée, elle était entièrement dédiée à la Vierge Marie. Au fond, une statue couronnée de la mère de Jésus trônait derrière l'autel. De part et d'autre, des exvotos étaient accrochés pour remercier la bonne mère, qui pour une guérison, qui pour un fils qui était rentré saint et sauf de la guerre. Ces exvotos prenaient des formes variées. Les

plaques de marbre cohabitaient avec des tableaux et des maquettes de bateaux. Il y avait entre autres la maquette du Champollion.

C'était un cargo qui faisait la navette entre Marseille et Saïgon. Un jour il coula au large de Port-Saïd et comme le veut la tradition, le plus jeune mousse de l'équipage accrocha la maquette pour remercier Marie d'avoir sauvé l'équipage. Il se trouve que ce mousse n'était personne d'autre que Guy Le-meunier, le père d'Alain.

Manon regardait admirative la décoration de la chapelle. Pour la première fois depuis plus de six mois, son regard s'illumina.

Ensuite ils descendirent à la crypte et allumèrent des cierges. Giuseppa pria pour la guérison de Manon. En sortant, elle embrassa le corps de Jésus allongé dans les bras de sa

mère après qu'on l'ait descendu de la croix. Manon en fit autant. Ses parents s'étonnèrent de la réaction de leur fille.

Ils finirent leur pèlerinage par la boutique où les bonnes sœurs vendaient des souvenirs et objets pieux. Manon regardait ces femmes vêtues sobrement qui reflétaient la joie de servir le seigneur. L'une d'elles la regarda et lui sourit. Elle entendit alors une voix qui lui dit que Dieu l'aimait et qu'ici, personne ne la jugerait jamais.

- Il te faut quelque chose ? lui demanda la sœur.

- Oui, comment fait-on pour rentrer dans les ordres ? répondit Manon.

Montagni enrageait. Il savait que Stoikovitch était coupable, mais il n'avait pas d'aveu, il n'avait que des présomptions. Il lui fallait un témoignage.

Il appela le directeur de la PJ

- Oui César, alors il a avoué ?

- Non tu penses bien. On a la preuve que c'est lui qui a fait le coup à la rue Longue, mais sans témoin on a que des indices pour notre affaire.

- Je suis sûr que c'est suffisant pour un jury.

- Ce n'est pas le jury qui m'embête. Ce sont les parents de Bruno. Eux voudront être sûrs, pas une simple certitude.

- Qu'est-ce qui pourrait nous aider à apporter la preuve qui nous manque ?

- Je voudrais que tu fasses un appel à témoin dans les journaux et FR3. Diffuse le portrait de Stoikovitch. Si quelqu'un l'a vu dans les parages ce jour-là, on le tiendra.

- Je m'en charge.

Montagni décrocha à nouveau son téléphone.

- Mairie de Marseille, que puis-je pour vous ?

- Bonjour, madame, je souhaiterais parler à monsieur Gaston Defferre.

- Monsieur le maire ne répond pas en personne. Je peux vous passer un de ses adjoints.

- Dites-lui que c'est César Montagni, il répondra.

- Je ne peux pas le déranger.

- Je suis commissaire de police et ami d'enfance de monsieur le maire, alors dérangez-le. Mais lâchez votre lime à ongles d'abord.

Surprise, la secrétaire appela le maire par interphone.

- César, comment vas-tu ?

- Très bien Gaston et toi ?

- Écoute, je vais bien, les boches ne m'ont pas tué alors ce ne sont pas les fonctionnaires de mairie qui vont réussir.

- Je ne savais pas que tu risquais ta vie en travaillant derrière un bureau.

- J'ai plus d'ennemis que tu ne l'imagines. À droite et à gauche, ils veulent tous ma peau, ou au moins mon fauteuil.

- Si quelqu'un assassine ton fauteuil, je te promets de mettre le coupable aux Baumettes.

Ils rirent.

- Tu ne m'as pas appelé pour prendre des nouvelles de mon fauteuil. Tu enquêtes sur le meurtre de ce gamin à la Viste ?

- Oui, tu le sais bien. Louis doit te faire son rapport trois fois par jour.

- Tu en es où ?

- Il y a quelque chose qui ne colle pas. Nous tenons le coupable, mais je n'ai pas de preuves. Ce que je n'arrive pas à savoir c'est l'endroit où se tenait le tireur. J'ai besoin d'un autre point de vue.

- Tu attends que je te donne mon avis ?

- Non, bien sûr. J'ai eu une idée. Les architectes font des maquettes avant de commencer les travaux de construction d'un

ensemble comme le trente-huit de la Viste. J'ai pensé que tu saurais me dire qui est l'architecte qui a conçu ce projet.

- Facile, c'est Georges Candilis, un Grec. La maquette est à l'école nationale supérieure d'architecture à Luminy. Roger Dabat est le directeur. Si tu veux, je l'appelle.

- Cela m'arrangerait.

- Vas-y demain, il ne peut rien me refuser.

- Je ne veux pas savoir pourquoi. Merci Gaston.

- Merci à toi César. La prochaine fois, appelle-moi pour qu'un se voie devant un verre.

- C'est dit.

César appela Baptisti et lui donna ses ordres pour le lendemain.

- Je préviens Beaumont ?
- Non, ça va l'occuper de me chercher.

Il faisait encore nuit quand ils partirent ce matin.

- On prend par où, commissaire ?
- Tu passes devant le lycée nord puis on prend les quais.

Au niveau de Mourepiane, ils empruntèrent la passerelle qui enjambait le quartier de La Joliette. César regardait les ferries qui avaient les voitures en partance pour la Corse ou l'Algérie.

- Ne prends pas le tunnel.
- Vous êtes claustrophobe ?
- Le 27 mai 1944, les alliés ont bombardé le vieux port. Les forteresses volantes ont largué huit cents bombes de cinq cents kilos. Il y

a eu mille sept cent cinquante morts. Tu sais pourquoi je connais ce chiffre ?

- Non, commissaire.

- Parce que le frère de ma femme est un de ces mille sept cent cinquante morts. Tu comprends Baptisti, derrière chaque mort il y a un nom, une famille, une femme, des enfants.

- Quel rapport avec le tunnel ?

- A cette époque, il n'y avait pas de tunnel qui traversait le vieux port. On prenait le pont transbordeur. Ce pont a été détruit pendant le bombardement. Mon beau-frère était dedans. Avec ma femme, on s'est juré que jamais nous ne passerions sur ou sous le vieux port.

- Je comprends.

- Et puis, regarde.

Par-dessus les mâts des bateaux amarrés sur le vieux port se découpait la basilique de Notre Dame de la Garde. Le jour se levait et le bleu foncé céda la place à un camaïeux allant du jaune au vert. L'étoile du berger luisait encore juste au-dessus de la statue en or de la vierge Marie.

- Ce serait dommage de rater cette vue.

- Vous avez raison commissaire. Elle est belle notre ville.

Ils contournèrent le vieux port et commencèrent à longer la mer par la corniche. Au niveau de la statue de David, ils tournèrent à gauche pour prendre le boulevard Michelet. Ils passèrent devant le stade vélodrome et continuèrent vers la Gineste, qu'ils ne grimèrent pas.

Le complexe de Luminy se situait en dessous du col de la Gineste qui louvoyait vers Cassis. C'était un ensemble universitaire qui regroupait la faculté de médecine, des sciences et une école d'architecture.

Baptisti se gara sur le parking visiteurs et entra au sein de l'ENSA.

Roger Dabat avait fait prévenir l'accueil et ils furent dirigés vers son bureau.

- Bonjour, monsieur le commissaire, que me vaut la visite d'un ami de notre cher maire.

- Vous savez, je n'ai aucun mérite. Quand j'ai connu Gaston Deferre ce n'était qu'un militant de la SFIO comme moi.

- Et comme François Mitterrand. Je le soutiendrais aux prochaines élections présidentielles.

- J'espère que vous savez que Mitterrand est aussi socialiste que de Gaulle.

- Ce n'est pas le socialiste qui m'intéresse, c'est l'homme d'État. Combien avons-nous d'hommes d'État en ce moment ?

- Giscard, Chirac, Marché.

- Ne me faites pas rire, monsieur le commissaire.

- Chirac et Giscard n'ont pas combattu en quarante et Marché, il a fait la guerre, mais dans les usines Messerschmitt. Ah, il avait bon dos le STO.

- J'adorerais discuter encore longtemps de politique avec vous, mais monsieur le maire vous a-t-il dit pourquoi je suis là ?

- Oui, suivez-moi. La maquette du trente-huit est dans une salle de l'école.

César et Baptisti entrèrent dans une pièce immense où étaient exposées les maquettes de tous les ensembles architecturaux de la ville de Marseille.

- Impressionnant, non ? dit Roger Dabat.

- En effet. Je reconnais presque toutes les cités, mais pas celle-là. C'est situé où ?

- C'est la future allée des pins.

- D'accord elle est encore en construction, c'est pourquoi je ne la reconnaissais pas.

- Oui, c'est monsieur Chauvet, le patron de la SCOP qui bâtit cet ensemble.

- Et c'est mon beau-fils le chef de chantier.

- D'accord, le trente-huit est là. C'est étonnant qu'on n'ait jamais trouvé un nom à cet ensemble.

César se mit devant la maquette de la cité. Elle était magnifiée par rapport à la vérité. Ces maquettes servaient à remporter les concours d'architectes et les marchés publics.

Il se plaça devant le stade et se baissa au niveau du sol.

- J'ai emmené des figurines avec moi, puis-je les disposer sur la maquette ?

- Faites, monsieur le commissaire, faites.

César avait fait acheter des footballeurs en plomb dans un magasin de jouets. Il les plaça conformément au plan qu'avait tracé la PJ suite à la reconstitution. Il était comme ne transe quand le directeur le déranginga.

- Sans vouloir m'immiscer dans votre enquête, si vous me disiez ce que vous cherchez.

- Jurez-moi que ce que je vais vous dire ne sortira pas de cette pièce.

- Je vous le jure sur cette amitié qui nous lie avec Gaston.

- Le gosse a pris une balle dans l'omoplate gauche et elle est ressortie par le foie. Ce que je me demande c'est où pouvait se trouver le tireur.

- Écoutez commissaire, pour nous les architectes, les angles et les perspectives c'est notre domaine. Vous me mettez devant un bâtiment en construction et je visualise le résultat fini. Alors là, je suis catégorique. Il est impossible que le tireur se trouvât dans un de ses bâtiments. Savez-vous si la balle a été déviée ?

- Comment cela ?

- Pensez-vous que le gamin ait été visé ?

- Honnêtement, je ne crois pas. Nous n'avons pas le moindre mobile.

- Vu l'angle du tir, la balle aurait pénétré au niveau de l'omoplate et serait ressortie au niveau du thorax, pas de l'abdomen. A-t-elle été déviée à l'intérieur du corps ?

- Elle a frappé le sternum, mais ne l'a pas perforé.

- Comment cela, elle a glissé dessus ?

- Oui, on peut dire cela.

- Alors, j'insiste, c'est impossible. Même au sommet de la plus haute tour, l'angle aurait été trop ouvert. Il vous faut une autre approche.

- Comme quoi ? Un hélicoptère ou un de ces dirigeables publicitaires ?

- Je ne sais pas, c'est vous le policier.

- Je vous remercie, monsieur Dabat. Au revoir.

Sur le trajet du retour, César dit à Baptisti d'appeler demain l'aéroport de Mari-gnane. La tour de contrôle pourra nous dire si un aéronef avait survolé la Viste ce jour-là.

- Vous y croyez commissaire ?

- Pas une seconde.

César rentra chez lui, récupéra son épouse et ils allèrent rendre visite à leurs petits enfants.

Alain se jeta dans les bras de son grand-père et embrassa bruyamment sa grand-mère. Léontine comme à son habitude avait

apporté des beignets. Maryse leur offrit à boire et ils mangèrent les beignets.

La télévision était restée allumée et un flash d'information passait les images de Yasser Arrafat faisant un discours depuis le Liban.

À Rabat, les chefs d'États arabes avaient admis l'Organisation de libération de la Palestine comme membre à part entière de la Ligue arabe. Le leader palestinien disait que c'était un grand jour pour son peuple et que la création d'un état avec Jérusalem comme capitale était proche. Les réfugiés tiraient en l'air avec leurs Kalachnikovs pour exprimer leur joie.

- Qu'est-ce qu'ils sont con ? dit Alain.

- Et alors, dit sa mère, c'est quoi ce langage ?

- Mais c'est vrai maman. Ils tirent en l'air. Personne ne leur a jamais dit qu'une balle tirée en l'air va forcément retomber ? C'est quasiment impossible, mais quelqu'un pourrait la prendre sur la tête.

César le regarda abasourdi, comment n'y avait-il pas pensé.

- Tu es un génie, dit-il à Alain.

Le lendemain, Montagni téléphona au médecin légiste.

- Docteur, j'ai une question bizarre.

- C'est le lot de mon métier, commissaire.

- Quelle était la vitesse de pénétration de la balle qui a tué Bruno ?

- Et bien, dites-vous que je me suis posé la question. Rappelez-vous, la balle a pénétré au niveau de l'omoplate, rebondi sur le sternum, traversé le cœur et est ressortie par le foie. Or, le sternum n'a pas éclaté. Si le tir avait été direct, je pense que l'os aurait été déchiqueté.

- Donc vous pensez que le tir n'était peut-être pas direct ?

- C'est une possibilité. Je ne peux pas le prouver.

- Mais vous ne l'excluez pas.

- Non, je ne l'exclus pas.

- Et de quelle distance venait la balle, si le tir était indirect ?

- Je suis médecin commissaire, pas artilleur. Sachez que des études ont prouvé qu'une balle de 22 longs rifles tirée à la

verticale pénètre de dix centimètres dans le sol à la retombée.

- Merci docteur.

César se rendit en salle d'interrogatoire. Stoikovitch y était encore. Baptisti et Berton s'étaient reliés pour le faire craqué.

- Quand as-tu utilisé ton Mauser la dernière fois ?

- Je ne m'en suis jamais servi.

- Tu mens, il était plein de poudre. Tu n'es même pas foutu d'entretenir une arme.

- Je ne l'ai pas utilisé je vous dis.

- Vous continuez à me l'asticoter, dit-il à ses inspecteurs.

César sortit et téléphona à la gendarmerie.

- Capitaine, vous allez me fouiller le val-  
lon Dol à la recherche de douilles.

- Une nouvelle piste commissaire ?

- César lui exposa son hypothèse.

- C'est possible, ce serait étonnant, mais  
possible.

Quand Alain était rentré en sixième, seuls les premiers des classes communales de la région avaient le droit d'intégrer le lycée en sixième. Seuls les premiers des écoles communales avaient le droit de prendre allemand en première langue. Alain avait été en sixième 1, allemand première langue. Oui, on peut le dire, ce n'est pas un gros mot, c'était une forme d'élitisme. On laissait les enfants doués travailler entre eux pour qu'ils progressent encore.

Les élèves moyens entraient au collège d'enseignement général et ceux pour qui l'école n'était pas la solution allaient au collège d'enseignement spécialisé pour y apprendre un métier. En 1976, le ministre de l'Éducation nationale Haby décida de créer le collège unique. Le lycée Saint Exupéry vit alors arriver des racailles.

Avant cela, Alain ne se serait pas fait agresser sur le chemin du lycée. Il avait joué des points toute son enfance pour ne pas se faire harceler par ses collègues de classe qui le considéraient comme un lèche-cul.

Alors ça, plus le fait que son père voulait qu'il rentre à l'armée lui fit prendre la décision de quitter ses études. Le week-end il travaillait déjà dans un marché pour se faire de

l'argent de poche et son patron lui avait proposé un emploi à plein temps.

Lucie n'aurait pas voulu qu'il arrête tout et s'engage. Mais Lucie s'était exclue d'elle-même de ce qui comptait pour Alain. À la fin des cours, il décida de passer par le commissariat de Saint Louis pour en parler avec son grand-père.

Cela faisait plusieurs jours que l'enquête était à l'arrêt. Certes Yvan Stoikovitch était à la prison des Baumettes avec l'inculpation de deux meurtres, mais César voulait pouvoir dire aux parents de Bruno qu'il tenait le meurtrier de leur fils.

Les gendarmes n'avaient pas trouvé de traces physiques du tir et l'appel à témoin n'avait rien donné.

Mais la chance tourna quand un appel téléphonique arriva au commissariat.

- Je souhaiterais parler au commissaire Montagni.

- C'est à quel sujet ?

- Ce Stoikovitch, je l'ai vu avec un fusil.

- On vous le passe... Commissaire, un appel pour vous, on a un témoin.

- Commissaire Montagni.

- Bonjour monsieur le commissaire. Je m'appelle René Pujol, je suis amateur d'oiseaux. Je me promenais dans les collines de l'Étoile quand j'ai entendu des coups de feu. Par curiosité, je me suis rapproché suffisamment pour voir avec mes jumelles.

- Vous avez reconnu l'homme dont la photo a été diffusée dans les journaux ?

- Oui, je ne l'ai vu que ce matin, je rentre d'un voyage chez ma fille.

- C'était bien le jour du meurtre du petit Bruno.

- Pensez si je m'en rappelle, c'était mon anniversaire et justement ma femme m'avait offert cette paire de jumelles.

- Vous avez pu identifier l'arme avec laquelle il tirait ?

- Oui, un Mauser. J'ai fait la guerre.

- Vous rappelez-vous de l'endroit exact d'où il a tiré ?

- Non, ça je ne pourrais pas vous le dire exactement, je l'ai seulement vu marcher avec son fusil, mais c'était dans la zone du vallon Dol.

- Je vous remercie. Pouvez-vous passer au commissariat pour que l'on prenne votre déposition ?

- Bien sûr, je passerais dans la journée.

- Bonjour grand-père. Je te dérange ?

- Alain, tu ne me déranges pas. Tu comprends ce que je te dis ? Tu ne me dérangeras jamais. Ma porte sera toujours ouverte à chaque fois que tu auras envie de parler.

- J'ai décidé de quitter le lycée. Je vais travailler au marché, mettre de l'argent de côté et dans deux ans, je m'engage dans l'armée.

- Tu es sûr de toi ?

- Oui, grand-père je suis sûr. Je ne supporte plus la mentalité des jeunes de mon âge et comme tu le sais, je n'ai pas de copine qui me retient.

- Les autres, c'est une chose, mais tu as des capacités intellectuelles. Tu ne crains pas

de regretter un jour. Tu voulais être professeur ?

- Oui, mais cela demanderait encore six ou sept ans d'études. Avec papa qui refuse de me payer l'université, je ne vois pas comment je pourrais faire. Certes j'ai ce job au marché, mais la fac de langue est à Aix-en-Provence. Il me faudrait une chambre et payer ma bouffe.

- Je vois que tu as pensé à tous. Et si je te les paye ces études ?

- Non, grand-père ce n'est pas à toi de le faire. Je ne veux être à la charge de personne.

- Tu veux rentrer dans les troupes de marine toi aussi ?

- Non, je compte faire une école de sous-officiers à Saumur. J'ai toujours été attiré par les chars.

- Bon, c'est toujours mieux que d'être simple trouffion.

- Tu en es où de ton enquête ?

- Nous avons arrêté le Yougoslave qui avait loué la Bastide Neuve.

- C'est lui le tireur ?

- J'en suis sûr, mais nous n'avons pas de preuves directes, que des présomptions.

- C'est-à-dire ?

- Il avait l'arme qui a tué Bruno et seules ses empreintes sont dessus.

- Donc c'est lui.

- Oui, mais je veux en être sûr avant de le dire aux parents de Bruno.

- Qu'est-ce qu'il te faut comme preuve ?

- Un témoin et les douilles avec ses empreintes.

- Hier tu m'as dit que j'étais un génie, pourquoi ? Tu penses que c'était un tir indirect.

- Oui, comment tu connais ce terme ?

- Au lycée nous avons une bonne bibliothèque. Avec mes amis Michel et Jean-Michel, on a étudié cette possibilité.

- Vous êtes des dingues. C'est un compliment.

- Pas de problème. Voilà ce que l'on a imaginé. Le Mauser a une portée maximale de quatre mille mètres. Nous sommes partis du principe que c'est un tir indirect. Soit il a tiré en l'air, soit il a tiré au sol et les balles ont ricoché.

- Continu.

- Il était où d'après toi ?

- Au vallon Dol.

- Je connais, avec Marc on y va parfois en vélo.

- Ton père le sait ?

- Non, il nous frapperait s'il le savait.

- Décidément ; continu.

- Mes copains sont forts en math, pas moi, donc voilà ce qu'ils pensent. Quel que soit le tir, ton suspect devait être à un endroit où personne ne l'a vu ou entendu.

- Ce n'est pas bête.

- Si le tireur a tiré en l'air, vu les bâtiments de la cité, ce ne peut être qu'à quarante-cinq degrés. Tu divises donc la portée de l'arme par deux. Cela le situe au niveau du vallon de la mure. Quelqu'un l'aurait entendu.

- Tu es vraiment impressionnant.

- J'ai de l'imagination et de la curiosité. On pense donc qu'il a dû tirer sur des

bouteilles posées sur des rochers. Les balles ont ricoché, sont montées et retombées sur nous.

- Ça va ? Tu arrives à encaisser le coup ?

- Oui, ça va. Tu imagines bien que cela a un impact sur ma décision de partir d'ici.

- Oui. Donc les balles ?

- La seule solution pour que les balles aient pu faire les quatre kilomètres, divisés par deux, rappelle-toi, c'est qu'il ait tiré du bas vers le haut. Il n'y a qu'un endroit où c'est possible, la carrière Perazzo. S'il était au fond et tirait sur des cibles en hauteur, les balles ont ricoché suffisamment pour prendre de l'altitude, passer au-dessus des bâtiments de la cité des Aygalade et de la tour deux. À ce moment-là elles sont à une centaine de mètres de haut, une vitesse nulle, font une parabole et retombent avec un angle égal à celui

de la montée. On a fait les calculs, c'est possible.

- Quand je dis que tu es un génie.

- Là, je n'y suis pour rien, je n'y comprends rien en géométrie. Ce sont mes amis qui ont tout calculé.

- Donc si je te suis bien, dans la carrière Perasso on devrait trouver les douilles.

- Et les débris, s'il a tiré comme je le pense sur des bouteilles en verre.

- Il faudra que tu me mettes tout ça par écrit, avec les formules et tout pour que je l'explique à un jury. Il est hors de question que toi ou tes amis témoigniez.

- Tiens grand-père ; Alain lui donna une feuille de cahier A4 ; on a fait ça comme si c'était un devoir de mathématique. Il y a les formules et les explications. Comme j'ai

toujours aimé reproduire des cartes, c'est moi qui les ai dessinées.

Encore ébahi par les explications d'Alain, César téléphona à la gendarmerie.

- Gendarmerie des Aygalades, que puis-je pour vous ?

- Ici le commissaire Montagni.

- Bonjour, monsieur le commissaire.

- Êtes-vous en liaison radio avec le capitaine Dauvergne.

- Oui, commissaire.

- Bon, dites-lui que le lieu du tir se situe au fond de la carrière Perasso. Au nord plus exactement.

- Comment savez-vous cela ?

- C'est de la géométrie, vous n'avez pas été à l'école ?

César fait un clin d'œil à Alain qui rigola.

- Oui, je ne comprends pas tout, mais j'appelle le capitaine immédiatement.

- Prévenez-moi dès que vous avez trouvé les douilles.

- Dis-moi Alain, comment tu expliques que personne n'ait rien entendu ?

- Il y a une carrière d'argile derrière l'église de la Viste. Je vais parfois là-haut pour observer la mer les jours de mistral. Et bien malgré le vent, on entend le vacarme des excavatrices et des camions qui transportent les matériaux. Et puis peut-être qu'ils ont l'habitude de voir des abrutis faire du tir à cet endroit. Même si quelqu'un a vu quelque chose, il ne va pas risquer de perdre son emploi en le disant.

- Encore une fois, tu as raison.

Ils discutèrent encore une heure.

- Il faudrait que j'y aille pépé, papa m'a me tuer.

- T'inquiètes, je te raccompagnerais moi-même.

Le téléphone sonna. César décrocha et tendit l'écouteur à Alain.

- Commissaire ? C'est la gendarmerie, on les a, on a les douilles.

- Apportez-les immédiatement à la PJ, attention aux empreintes.

- Avec tout le respect qu'on vous doit, commissaire, on connaît notre métier.

- Oui, excusez-moi, mais je suis sur les dents depuis le début de cette affaire.

- Nous le sommes tous commissaire.

- Oui, bien sûr.

- Commissaire ?

- Oui.

- Félicitation, vous êtes un grand homme.

- J'ai été bien aidé ; dit César en regardant Alain qui avait l'écouteur à l'oreille.

Le soir venu, César accompagna Alain chez lui. Guy était là et fulminait de ne pas voir son fils à la maison.

- Il était avec moi, alors ne le punis pas.

César lui expliqua comment Alain avait deviné le lieu exact d'où les tirs étaient partis. Maryse dit à son fils d'aller prendre sa douche.

- Tu as un garçon exceptionnel ; dit César. Il va quitter le lycée et rentrer dans l'armée.

- Ça vous dérange ?

- Oui, car il a la capacité de faire mieux.

- L'armée offre un emploi stable. Il fera son trou et montera en grade.

- Certainement, mais il va risquer sa vie pour te faire plaisir.

- Nous ne sommes plus en guerre.

- Toi et moi savons bien que les guerres se déclenchent rapidement.

- Nous en sommes sortis vivants.

César mit la main dans la poche où se situait son pistolet.

- Oui, mais écoute bien ce que je vais te dire. Si un de mes petits fils trouve la mort parce que tu les as obligés à s'engager, je te tuerais de mes mains.

- Vous me menacez ?

- Ce n'est pas une menace, c'est une certitude.

Le lendemain, le commissaire Montagni convoqua à nouveau les parents et les enfants présents au stade. Encore une fois, la réunion se faisait au cinéma de Saint Louis. Guy Le-meunier fit profil bas en passant devant son beau-père.

- Bonjour, mesdames et messieurs. Je ne vais pas vous dire que je suis content d'avoir arrêté le meurtrier du petit Bruno, car j'aurais préféré qu'il ne soit pas mort.

Sachez dans un premier temps qu'aucun de vos enfants n'était visé par les tirs mortels. Non pas que cette affaire soit un accident, mais la mort de Bruno n'était pas intentionnelle. Le tireur, un certain Yvan Stoikivitch est un trafiquant de drogue et d'armes. Je ne peux pas vous expliquer comment nous l'avons trouvé, mais je peux vous expliquer la

somme de malheureuses circonstances qui ont amené la mort de Bruno.

Stoikovitch a une planque sur le vallon Dol. Ce jour-là, il s'entraînait au tir dans la carrière Perasso. Les balles ont ricoché sur un rocher, sont montées en l'air et quand elles n'avaient plus de vitesse sont retombées sur le stade de foot. Il y avait une malchance sur un milliard pour qu'un gamin soit atteint et c'est tombé sur le malheureux Bruno. L'individu était déjà impliqué dans un meurtre non résolu à la rue Longue. Je peux vous assurer qu'aucun avocat ne pourra invoquer des circonstances atténuantes. Cela ne fera pas revenir Bruno, mais Stoikovitch sera très certainement condamné à mort.

J'adresse encore une fois mes sincères condoléances à la famille Mazella.

Je demande aux enfants de sortir.

Les enfants quittèrent le cinéma et les parents se demandèrent à quoi cela rimait.

- C'est le commissaire et le grand-père qui vous parlent. Durant toute cette affaire, vous avez été placés sur écoute. Rassurez-vous rien de ce qui en est ressorti n'apparaîtra au procès-verbal. Écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous avez des enfants qui comptent sur vous. Alors, arrêtez vos conneries et occupez-vous d'eux. Certains d'entre vous n'ont pas récupéré leurs armes. Ce n'est pas un oubli. Si jamais je suis obligé de revenir au trente-huit, je vous coffrerais tous pour obstruction à la justice. Vous pouvez partir.

Tout le monde s'en alla sans un bruit. Guy récupéra ses armes au commissariat.

César offrit à Alain un cadre dans lequel il y avait un colt 45 qui paraissait neuf. Alain le reconnut et embrassa son grand-père.

Ce soir-là, il y eut une interruption de programme à la télévision. Le présentateur du journal télévisé, la mine sombre annonça la mort de Claude François. Le chanteur préféré des Français était décédé suite à une électrocution. Alors qu'il était dans son bain, il voulut changer une ampoule grillée. N'ayant pas coupé le courant au niveau du compteur électrique, il fut foudroyé par une décharge qui lui arrêta immédiatement le cœur.

- Quel con ; dit Guy Lemeunier, changer une ampoule alors qu'on a les pieds mouillés et sans couper le compteur. C'est à se demander s'il ne l'a pas cherché.

Ce matin Alain avait le cœur lourd. Dans son cartable, il avait la lettre signée de ses parents déclarant qu'à la fin du mois, il arrêterait ses études. Certes, c'était sa volonté, mais ce serait un énorme changement. Pour la première fois de sa courte vie, il ne maîtriserait pas son avenir. L'école, le collège, il connaissait, il dominait, c'était le premier. Mais là, il entrait dans la vie professionnelle à seize ans à peine et dans deux ans il s'engagerait dans l'armée. Ne coupons pas les cheveux en quatre, il avait peur.

Il arriva au lycée à huit heures alors que son premier cours n'était qu'à neuf heures. Il se rendit donc à l'administration et toqua au

bureau de gestion des élèves. C'était là qu'ordinairement il apportait un certificat médical pour une exemption ou une absence.

Il tendit donc sa lettre à la secrétaire présente.

- C'est pourquoi jeune homme ?

- Bonjour, madame. Je quitte le lycée.

- Tu as trouvé un emploi ?

- Oui.

- Dans quelle classe es-tu ?

- Première A4cA5a.

- Attends là quelques secondes que je vérifie certaines choses.

La secrétaire prit le dossier d'Alain pour vérifier qui était son professeur principal. C'est à lui qu'elle devait adresser en premier la lettre.

Il n'était pas rare qu'un élève arrête le lycée en première. Quand ils réalisaient qu'ils n'avaient aucune chance de réussir le bac, ils cherchaient un travail. Elle commença donc à vérifier ses bulletins scolaires pour confirmer son hypothèse.

Mais là, les bulletins d'Alain étaient parsemés de félicitations, de premiers prix. Elle se retourna et regarda stupéfaite cet élève qui avait toutes les chances de réussir de brillantes études. Elle nota le nom du professeur principal ; madame Tourelle, professeur de français. C'était fréquent en première que ce soit le professeur de français qui soit le professeur principal.

- Attends-moi là.

Elle quitta le bureau et alla dans la salle des professeurs. Madame Tourelle, par

chance était présente et n'avait pas cours non plus. La secrétaire lui montra la lettre.

- Où est-il ? demanda la professeur ?

- Dans mon bureau.

Les deux femmes accoururent et entrèrent dans le bureau des élèves.

- Pourquoi ? demanda madame Tourelle.

Alain ne répondit pas.

- J'espère que ce n'est pas à cause de notre relation. Si j'ai toujours été dure avec toi, c'est justement parce que tu as des facultés hors du commun.

- Non, ce n'est pas à cause de vous. C'est un tout.

- Explique-moi tu veux ?

- Mon père ne me payera pas mes études et j'en ai ras le bol de cette racaille qui traîne dans ce lycée. Ma place n'est pas ici.

- Ta place est dans une université, ta place est de devenir professeur de russe. Tu vas faire quoi ?

- Je vais travailler au marché de la Viste et dans deux ans je m'engage dans l'armée.

- Dans l'armée, toi ? Vu que je lis tes dissertations depuis une année, je te connais. Tu n'as pas la mentalité pour être un militaire. Tu n'es certainement pas un assassin.

Alain la regarda. Il se remémora les mots de son père. Madame Tourelle était, comme beaucoup de professeurs au lycée nord, une communiste convaincue. Elle sentit la froideur de son élève et ne dit plus rien.

- Je vous laisse, j'ai cours de français, et ma professeur n'aime pas qu'on soit en retard.

Alain pénétra dans sa salle de cours. Ses camarades étaient là. En classe de lettre, il n'y avait quasiment que des filles. Sur vingt-huit élèves en première A4cA5a, il n'y avait que quatre garçons. Les filles étaient toutes en pleur. Assises à leurs places elles se regardaient sans un mot.

Alain se rappela que Claude François était mort. Certes c'était triste, mais ce n'était qu'une idole aperçue à travers la télévision. Lui il avait vu Bruno s'écrouler à deux mètres de lui, avec les tripes à l'air. Et là, qui avait pleuré pour Bruno, qui s'était inquiété pour la santé mentale d'Alain ? Non, il ne regretterait pas ses camarades de classe. Ils étaient sympas, mais tellement différents de lui.

La professeur comprit vite qu'il ne servirait à rien de faire cour aujourd'hui. Elle laissa les élèves lire les textes qui seraient au programme du bac.

A dix heures il alla en cour de russe. Ils n'étaient que douze en russe venant de toutes les classes de première. Tous les autres avaient choisi la branche scientifique, même Evelyne Danielian. Evelyne était née à Erevan, la capitale de l'Arménie soviétique. A six ans, elle avait immigré en France avec ses parents. Bizarrement, à la maison ces derniers lui parlaient en russe et non en arménien. Le russe était donc sa langue maternelle. C'est la raison pour laquelle Alain n'était « que »

deuxième en russe. Comment pouvait-il lutter contre Evelyne.

Dès le début, en classe de quatrième, madame Gueit, la professeur de russe leur avait donné un prénom slave. Ici, Alain s'appelait Sacha qui était le diminutif d'Alexandre.

Madame Gueit entra dans la classe. Elle pleurait.

« Elle ne pleure quand même pas à cause de la mort de Claude François ? » se demanda Alain.

Elle s'approcha, se baissa à son niveau et lui demanda :

- Почему, скажи мне Саша, почему ?  
Pourquoi, dis-le-moi Sacha, pourquoi ?

Alain ne répondit pas.

*Six mois plus tard.*

Alain travaillait au marché de la Viste.  
Au début il était sous les ordres de son chef de

rayon, Régis. Régis se mit à son compte à la plaine et Alain devint chef de rayon.

Ce samedi, une nouvelle employée arriva au fromage à la coupe. Gérard Gentet le patron lui dit que c'était une femme faite pour lui. Par curiosité il alla la voir. Ce fut le coup de foudre.

Il ne savait pas à ce moment-là que Dominique deviendrait son épouse et qu'ils auraient trois enfants surdoués comme leur papa.